

## L'HÉRÉTIQUE HENRI DANS LES SOURCES DE SON TEMPS (1135-1145)

par

Monique ZERNER

L'hérétique Henri apparaît pour la première fois au début du XII<sup>e</sup> siècle au Mans, sous les traits d'un pseudo-ermite, « jeune, les cheveux attachés, portant la barbe, de haute taille, le pas vif, la parole aisée, la voix retentissante... » Il est accueilli et invité à prêcher pendant le carême par l'évêque sur le point de partir à Rome. En son absence, il dresse le peuple et les jeunes clercs contre les chanoines dont les grands vont prendre la défense. À son retour, l'évêque l'expulse de son diocèse. Derrière le long récit très hostile écrit vingt à trente-cinq ans plus tard par le chanoine du Mans que nous étudions en troisième partie et auquel nous prenons ces lignes, les historiens ont reconnu depuis longtemps le prédicateur typique des derniers temps de la réforme grégorienne, souvent récupéré par l'institution ecclésiastique, parfois tombé dans la dissidence. Je rappelle en quelques mots la question vaste et complexe des objectifs et des acquis de cette réforme qui tire son nom de Grégoire VII (1073-1085) qui l'a menée à sa fin : la condamnation du trafic des bénéfices, biens ou *honores* attachés aux fonctions ecclésiastiques (la simonie dénoncée désormais en tant qu'hérésie), l'interdiction du mariage des prêtres (ou nicolaïsme), par conséquent une distinction plus forte entre clercs et laïcs, et parallèlement le renforcement de l'autorité pontificale. Tensions et luttes ont jalonné la progression de la réforme au sein des chapitres de chanoines aux côtés ou non de l'évêque ; dans certains cas, au début du mouvement, la papauté s'est appuyée sur la prédication populaire. Nous connaissons depuis peu les propositions qui ont fait condamner Henri comme hérétique des années plus tard, entre 1135 et 1140. La première d'entre elles – « Les évêques et les prêtres ne doivent avoir ni *honores* ni argent » – est peut-être issue des polémiques provoquées par la réforme grégorienne, mais le problème de la simonie est dépassé. La proposition signifie l'exigence d'une pauvreté radicale du clergé.

Le but premier de cet article, lorsque je l'ai commencé, était de diffuser hors d'un cercle limité d'érudits les conclusions tirées du traité contre Henri

Sigles :

- BnF : Bibliothèque nationale de France.
- CCCM : *Corpus Christianorum. Continuatio mediaevalis*.
- MGH : *Monumenta Germaniae Historica*.
- PL : *Patrologie latine*, éd. Jacques-Paul Migne.
- SBO : *Sancti Bernardi Opera*.
- SC : collection « Sources chrétiennes ».

d'où sortent ces propositions, traité longtemps ignoré, aujourd'hui édité et traduit <sup>1</sup>. De ce traité qui s'intitule *Guilelmus Monachi contra Henricum schismaticum et hereticum*, « Guillaume Monachi contre Henri schismatique et hérétique », ne subsiste qu'un seul « témoin », autrement dit une seule copie, qui se trouve au milieu d'un manuscrit d'écriture méridionale des années 1160. Le traité se compose d'un prologue sur Henri et d'une suite de six chapitres, chacun réfutant une de ses propositions, et se termine sur une courte conclusion.

Henri est un hérétique qui était déjà connu grâce à plusieurs sources de son temps, c'est un fait en lui-même remarquable : il a été dénoncé par l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable, par saint Bernard l'abbé de Clairvaux, par son secrétaire Geoffroy d'Auxerre, par le chanoine du Mans racontant son passage dans la ville et par l'évêque du Mans Hildebert. Tous ces textes évoquant Henri sont écrits après 1135, sauf la très brève lettre d'Hildebert. Tous sont antérieurs à sa mort. Aucun autre hérétique n'a été autant mentionné de son vivant depuis le début du Moyen Âge. Henri disparaît des sources après 1145 et il est ensuite à peu près oublié <sup>2</sup>. Il est redécouvert à la Renaissance avec les premières éditions imprimées des œuvres de Pierre le Vénérable et de Bernard de Clairvaux, dont les premiers historiographes réformés tentent une lecture critique assez vite abandonnée, mais tout ce qui s'écrit sur Henri repose exclusivement sur Pierre le Vénérable et les écrits cisterciens jusqu'à Bossuet compris <sup>3</sup>. Le traité a été lu, puisqu'une main moderne probablement du XVII<sup>e</sup> siècle a noté sur le manuscrit, dans la marge en face du titre du traité, une référence à saint Bernard, mais il reste apparemment ignoré. Les annales du Mans sont signalées et transcrites pour la première fois par François Duchesne et finalement publiées par Jean Mabillon, qui fait le lien entre l'hérétique Henri passé au Mans et celui poursuivi par l'abbé de Clairvaux ; en 1722, un pasteur protestant émigré à La Haye en présente une approche critique qui n'est pas reprise ou très faiblement <sup>4</sup>. Le dossier des

1. GUILLAUME MONACHI, *Contre Henri schismatique et hérétique*, suivi de *Contre les hérétiques et schismatiques* (anonyme), introduction, édition, traduction, notes et index par Monique ZERNER, Paris, 2011 (Sources chrétiennes, 541) – abrégé M. ZERNER, SC 541.

2. On ne connaît que deux chroniqueurs cisterciens qui vont encore évoquer Henri, ceci dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle : CONRAD DE EBERBACH, *Exordium magnum cisterciense sive Narratio de initio cisterciensis ordini*, éd. Bruno GRIESSER, dans CCCM 138, Turnhout, 1994, p. 89-90, II, 17 ; AUBRI DE TROIS-FONTAINES, *Chronica*, éd. Paul SCHEFFER-BOICHORST, dans MGH Scriptores 23, p. 839 (voir *infra* n. 54).

3. Voir D. PETRI VENERABILIS [...] *Epistolarum libri VI*, éd. Pierre DE MONTMARTRE, Paris, D. Hichman, 1522 ; D. PETRI VENERABILIS [...] *Contra Heinricianorum et Petrobrusianorum haereses*, éd. Johannes HOFFMEISTER, Ingolstadt, A. Vuesissenhorn, 1546, qui ajoute en annexe les écrits antihérétiques de Bernard de Clairvaux ; Mathias FLACIUS ILLYRICUS, *Duodecima Centuria ecclesiasticae historiae continens*, Bâle, Offic. Oporiniana, 1569, qui s'efforce de faire une lecture critique de Pierre le Vénérable et de Bernard de Clairvaux ; Jacques-Bénigne BOSSUET, *Histoire des variations des églises protestantes*, 2 vol, Paris, Vve S. Mabre-Cramoisy, 1688, qui classe Henri parmi les Albigeois, lesquels sont pour lui des cathares.

4. Jacques BASNAGE, *Histoire de la religion des églises réformées [...] pour servir de réponse à l'Histoire des variations des églises protestantes par M. Bossuet évêque de Meaux*, vol. I, Rotterdam, A. Acher, 1721. Voir chap. 6 : « Plusieurs défenseurs de la Vérité, pendant le XII<sup>e</sup> siècle, & l'histoire des pétrobrusiens », p. 187-202.

sources ne bouge plus jusqu'à la redécouverte du traité de Guillaume Monachi au début des années cinquante du siècle dernier.

On se perdait en conjectures sur la personne de l'auteur. L'évidence s'impose à celui qui connaît les instruments de travail sur l'histoire de la Provence médiévale : *Guilelmus* ou *Willelmus Monachi* est le nom de l'archevêque d'Arles élu en 1139 et mort à la fin de l'année 1141. La province ecclésiastique d'Arles est justement une région où Henri semble avoir été actif à l'époque. Il ne fait pas de doute que l'archevêque est l'auteur du *Contra Henricum schismaticum et hereticum*. La date de sa mort nous donne le *terminus ad quem* du traité. Guillaume Monachi nous fait entendre une voix méridionale, séculière et non pas monastique, malgré son nom. Le qualificatif de « schismatique et hérétique » ne se trouve que dans son traité. L'appellation « Henri de Lausanne », répandue aujourd'hui, apparaît au xviii<sup>e</sup> siècle, liée très probablement aux premiers mots de l'apostrophe lancée par l'abbé de Clairvaux au comte de Toulouse. Dans l'historiographie italienne et allemande, on l'appelle volontiers « le moine Henri », puisqu'on dit qu'il a quitté l'habit monastique.

Mon propos a évolué. La publication du *Contra Henricum* dans la collection « Sources chrétiennes » rend compte avant tout de la démarche de l'auteur du texte édité, Guillaume Monachi. Pour le présent article, j'ai concentré ma réflexion sur l'hérétique Henri. Sur l'apport du *Contra Henricum* d'abord, qui modifie le regard sur Henri. Cela m'a amenée à effectuer une complète remise à plat des sources traditionnelles confrontées au *Contra Henricum*. En premier, le traité antihérétique de Pierre le Vénérable qui associe Henri à Pierre de Bruis : cette association fait problème. Puis, écrits vers les mêmes dates, les deux morceaux des annales épiscopales du Mans qui parlent d'Henri : un mélange de rumeurs et d'informations qu'il convient de démêler. Enfin, le dossier de Clairvaux avec la lettre bien connue de Bernard de Clairvaux au comte de Toulouse envoyée en 1145 (avant de partir à la poursuite d'Henri, sur un ton terrible qu'il faut comparer à celui de ses lettres contre Abélard et Arnaud de Brescia antérieures de deux à trois ans) et le récit du voyage de l'abbé jusqu'à Toulouse et Albi écrit sur le vif par Geoffroy d'Auxerre alors son secrétaire (récit qui nous fait découvrir un personnage hérétique plus humain et l'existence à peine croyable d'un lien antérieur entre l'abbé et Henri). Ce retour aux sources m'amène à donner un sens plus fort au rôle objectif d'Henri. Un rôle plus déterminant qu'on pouvait le croire pour l'avenir des régions occitanes plus ou moins parcourues par Henri pendant les dix dernières années de sa vie <sup>5</sup>. Et un rôle tout aussi déterminant dans le virage de l'attitude envers les hérétiques et l'hérésie dont les cisterciens deviennent les spécialistes, ou pour être plus juste, disons une minorité de cisterciens extrêmement offensive.

Mais avant d'aller plus loin, il faut avoir présentes à l'esprit les conditions dans lesquelles Henri entre dans l'histoire générale. Son apparition sur la scène publique est indubitablement liée au schisme d'Anaclet : le chroniqueur

5. Comment mieux désigner l'ensemble des terres méridionales parcourues par les hérétiques selon Pierre le Vénérable – des cimes alpestres à la Gascogne écrit-il lui-même –, très divisées politiquement, où le langage parlé évolue vers la langue d'oc ?

du Mans et Geoffroy d'Auxerre ont rapporté qu'il a été arrêté, conduit et condamné au concile de Pise en 1135, un concile convoqué par le pape Innocent II tandis que l'(anti)pape Anaclet II siégeait à Rome (à cette date, Anaclet n'était pas plus un antipape qu'Innocent). Le schisme divise l'Église depuis la mort d'Honorius II en 1130. Deux prélats honorés et expérimentés appartenant à deux clans rivaux de la noblesse romaine ont été élus papes à quelques heures d'intervalle, le premier prend le nom d'Innocent II, le second prend le nom d'Anaclet II. Ce dernier est l'élu des cardinaux les plus nombreux et reste à Rome avec l'appui de Roger II de Sicile auquel il reconnaît le titre de roi. Innocent II doit quitter Rome, il part vers le royaume de France par la voie maritime et la vallée du Rhône, et il obtient le soutien de Pierre le Vénérable, du roi de France et de Bernard de Clairvaux. Il paraît assez vite capable d'être le gagnant, mais il se heurte à des noyaux durs de résistance en tout cas en Aquitaine, probablement en Toulousain et peut-être ailleurs, sans parler de l'Italie. La réunion d'un concile à Pise en avril 1135 est un bon signe de ses progrès. Toutefois, il convient de rester prudent face à des sources qui proviennent toutes de son parti. La critique a souligné leur insuffisance, les décrets issus du concile ne seraient pas au complet, non plus les présents dont la liste a été découverte dans une copie jointe aux papiers concernant le concile de Pise de 1409<sup>6</sup>. Par ces sources, on sait que l'assemblée a été nombreuse, qu'on y a amené ou dénoncé des prélats soupçonnés de simonie, qu'on y a excommunié pour leur soutien à Anaclet des princes (Roger II de Sicile, Alphonse-Jourdain comte de Toulouse, dit aussi Saint-Gilles) et des prélats (le cardinal de Pise, l'archevêque de Bordeaux), mais il y a des absences remarquables qu'il ne faudrait pas systématiquement considérer comme des lacunes. Ainsi, dans le cas de la Provence, l'absence de l'évêque de Marseille (en revanche, l'abbé de Saint-Victor est présent), de l'archevêque d'Arles (mais l'abbé de Montmajour est là) et des archevêques de Vienne et d'Embrun signifie peut-être qu'Innocent n'a pas encore leur soutien<sup>7</sup>. Le schisme ne prend vraiment fin qu'après la mort d'Anaclet, le 25 janvier 1138. En avril 1139, Innocent II peut réunir un grand concile au Latran dont le canon final frappe brutalement tous les anciens partisans d'Anaclet en déclarant « nulles et invalides les ordinations faites par Pierleone [Anaclet II] et les autres schismatiques et hérétiques »<sup>8</sup>.

Anaclet a perdu la partie et le schisme porte son nom : fut-il un épiphénomène ou une secousse profonde ? Les interprétations divergent<sup>9</sup>. Retenons que les partisans d'Innocent II sont en général plus engagés dans la réforme des chapitres de chanoines et la création d'ordres nouveaux.

6. Concile réuni au temps du Grand Schisme qui aboutit à l'élection d'Alexandre V, Grégoire XII siégeant à Rome et Benoît XIII, le pape d'Avignon, retiré à Peniscola – l'un et l'autre refusèrent d'abdiquer.

7. Voir *MGH Legum* I, éd. Friedrich MAASSEN, Hanovre, 1893, p. 577-579, et Robert SOMERVILLE, « The council of Pisa (1135). A Re-Examination of the Evidence for the Canons », *Speculum*, t. 45/1, 1970, p. 98-114.

8. Latran II, 1139, canon 30, *Les conciles œcuméniques. Les décrets. Tome II-1. Nicée I à Latran V*, dir. Giuseppe ALBERIGO, Paris, 1994, p. 444-445.

9. Voir la présentation par André VAUCHEZ dans *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, t. v : *Apogée de la Papauté et expansion de la Chrétienté (1054-1274)*, Paris, 1993, p. 187-193.

Je souligne que l'histoire n'a retenu en général que le point de vue des gagnants et qu'il n'est pas facile de se libérer des calomnies sur Anaclet qui paraît frappé d'une forme de *damnatio memoriae*<sup>10</sup>. Il vient de se tenir à Rome un congrès scientifique sur Anaclet II qui va probablement donner un éclairage moins négatif sur un homme dont la réputation a été affectée par la campagne de propagande d'une violence inouïe menée par Innocent II, appuyé par Bernard de Clairvaux<sup>11</sup>. Le double épithète de « schismatique et hérétique » donné à Henri par Guillaume Monachi est à considérer dans ce contexte. La poursuite des partisans d'Anaclet et la poursuite d'Henri ont peut-être un lien.

### 1. L'hérétique Henri d'après l'archevêque d'Arles (avant 1142) Le témoignage du *Contra Henricum*

*La découverte tardive du Contra Henricum schismaticum et hereticum*

Le traité, que j'appellerai plus simplement le *Contra Henricum*, est contenu dans un manuscrit du troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle conservé dans la Bibliothèque municipale de Nice, ce qui est inattendu<sup>12</sup>. Il est connu et décrit dès 1890, mais il est resté longtemps ignoré des spécialistes<sup>13</sup>. Il est remarqué au milieu du siècle dernier quand les travaux sur l'hérésie médiévale connaissent un important renouveau, à un moment où la recherche de manuscrits est très active<sup>14</sup>. Mais l'historien italien Raoul Manselli découvre à la Bibliothèque nationale de France dans un manuscrit de la fin du XII<sup>e</sup> ou du début du XIII<sup>e</sup> siècle un traité anonyme et sans titre qui lui paraît beaucoup plus intéressant parce qu'il contient et discute non seulement cinq des six propositions du traité contre Henri, mais sept de plus<sup>15</sup>. Pour lui, cela ne

10. Comme le montre Ariel GRABOÏS, « Le schisme de 1130 et la France », *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 76, 1981, p. 593-612, qui analyse une « campagne de propagande » contre Anaclet, dont l'un des ancêtres est un juif converti, telle qu'on n'en avait encore jamais vue. Voir aussi Mary STROLL, *The Jewish Pope. Ideology and Politics in the Papal Schism of 1130*, Leyde-New York, 1987 (Brill's Studies in Intellectual History, 8).

11. *Framing Anacletus II (anti)pope. 1130-1138*, convegno internazionale organizzato da Sapienza-Università di Roma, John Cabot University, Università degli studi di Urbino Carlo Bo, in collaborazione con Comunità Ebraica di Roma, Deutsches Historisches Institut in Roma, American Academy in Rome, Roma, 10-12 aprile 2013. Je remercie Cécile Caby d'avoir songé à me prévenir de l'existence de ce colloque.

12. Nice, BM, Ms. 3, 263 fol. : la copie du traité commence au fol. 136v, 17<sup>e</sup> ligne, et se termine au fol. 143v, 2<sup>e</sup> ligne. Le manuscrit, d'origine inconnue, provient du fonds le plus ancien de la bibliothèque de la cathédrale de Nice.

13. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. XIV par Joseph-Hyacinthe ALBANÈS, Paris, 1890, p. 436-437, où la description du traité, très soignée, comprend le signalement des deux additions modernes faites en marge devant le titre : en minuscules humanistiques, *Contra assertiones Henrici* ; en cursive du XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle, *De eo Baronius ad anno 1147 ex D. Bernardo cuius [illisible] fuisse hic Guilelmus Monachus*.

14. Mario ESPOSITO, « Sur quelques écrits concernant les hérésies et les hérétiques aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles », *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 36, 1940, p. 143-144.

15. Paris, BnF, ms. Lat. 3371, fol. 1-4, anonyme ; éd. Raoul MANSELLI, « Il monaco Enrico e la sua eresia », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo (BISIME)*, t. 65, 1953, p. 36-63 ; rééd. M. ZERNER, *SC* 541, p. 217-311, sous le titre de *Liber contra hereticos et schismaticos* d'après la copie de la Bibl. colombine de Séville que Manselli ignorait (signalée par

fait aucun doute, il tient le véritable traité bien qu'Henri ne soit nommé nulle part. Mais, pense-t-il, c'est la faute du copiste qui a mal transcrit son nom au début du traité et a écrit *heretico* au lieu de *henrico*. Il édite ce traité en lui donnant pour auteur Guillaume Monachi qu'il ne réussit pas à identifier et l'accompagne d'un long article sur Henri dont il renouvelle l'histoire : il pense que le traité est antérieur à sa condamnation au concile de Pise, que les douze chapitres dessinent sa doctrine à mi-parcours, que celle-ci embrasse un large champ, mais n'est pas encore entachée de dualisme, comme elle l'est devenue, croit-il, au temps du voyage de l'abbé de Clairvaux dans le Midi <sup>16</sup>. R. Manselli est un historien reconnu, son étude a fait date et ses conclusions vont inspirer désormais tout ce qui s'écrit sur Henri <sup>17</sup>. Il nous a mis sur la voie de la découverte du *Contra Henricum* et nous lui rendons hommage. Son traité reste une belle découverte qui permet de suivre la genèse d'une chaîne de polémiques qui commence avec le *Contra Henricum*. Mais on ne peut plus admettre son interprétation. Le *Contra Henricum* n'est pas un mauvais résumé du traité qu'il a édité, il est antérieur et construit dans un ordre différent, suivant une autre logique.

### *Guillaume Monachi archevêque d'Arles*

L'archevêque d'Arles occupe un siège prestigieux, voué à saint Trophime, que la tradition n'oublie pas <sup>18</sup>. Dans le manuscrit, son nom calligraphié en grandes capitales rouges occupant toute la ligne est un signe excellent de son importance – seuls les noms de Jérôme et d'Augustin ont mérité le même traitement <sup>19</sup>. On ignore son origine <sup>20</sup>. La date de son élection est inconnue, le siège étant resté vacant pendant une période indéterminée commençant à la mort de son prédécesseur, Bernard Garini, en place depuis 1129, un certain 2 mars, soit en 1138 quand se termine le schisme (date retenue dans la *Gallia*

Antoine DONDAINE dans « Durand de Huesca et la polémique anti-cathare », *Archivum fratrum praedicatorum*, t. 29, 1959, p. 257). Les passages communs au *Contra Henricum* et au *Contra heretico* sont en petites capitales et l'apparat critique comprend les variantes entre eux en tenant compte des deux recensions de Paris et Séville et des corrections introduites par R. Manselli.

16. R. MANSELLI, « Il monaco Enrico e la sua eresia », art. cit., p. 12-35.

17. L'article du *Dictionnaire de spiritualité. Tome VII. Première partie*, Paris, 1969, col. 220-221 : « Henri (dit de Lausanne) », confié à R. MANSELLI, s'appuie sur ses conclusions. L'article du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique. Tome XXIII*, Paris, 1990, col. 1162, sous la même entrée, reprend précisément l'article de Manselli, en ajoutant que l'appellation « Henri de Lausanne » ne date que du XVIII<sup>e</sup> siècle et en complétant sa bibliographie. La notice de la BnF sur le ms. Lat. 3371 attribue le traité à Guillaume Monachi et en fait un *Contra Henricum*...

18. Voir la titulature donnée à Raimbaud de Reillanne (1029-1069), « archevêque d'Arles, vicaire de l'apostolat de Trophime » dans le « pseudo-privilège » du pape Benoît IX (composé avant 1080).

19. La copie de sermons représente la matière principale du volume. Ils sont anonymes, mais ont été généralement identifiés – l'auteur le plus récent et le plus abondamment copié est Geoffroy Babion (voir M. ZERNER, *SC* 541, p. 107-115).

20. *Guilelmus* est la forme occitane latinisée de Guillaume la plus répandue. Le patronyme *Monachi*, dont la terminaison a été modifiée en *us* sur le manuscrit d'une main plus récente, en noir pâle, ne renvoie pas à une précédente carrière monastique (voir M. ZERNER, *SC* 541, p. 17-20), contrairement à ce qui est imprimé dans J.-H. ALBANÈS, *Gallia christiana novissima. Tome I*, Montbéliard, 1899, col. 208, où il est appelé Guillaume Monachus et supposé venir de la chartreuse de Montrieux.

*novissima* sous forme interrogative), soit en 1137. On se doute que le choix du successeur de Bernard Garini représentait un enjeu important pour Innocent II et qu'il a pu être retardé jusqu'aux lendemains du concile du Latran. Le premier acte de Guillaume est conclu entre février 1139 et août 1139. Dans tous ses actes, il est dit légat du Siège apostolique et il est très vite chargé de missions en terre catalane où il se trouve avant la fin de l'année 1139 et encore en mai 1140<sup>21</sup>. Sa mort le 28 décembre 1141 est probablement inopinée, car Innocent II lui envoie encore un mandement le 1<sup>er</sup> janvier 1142<sup>22</sup>.

Le *Contra Henricum* a donc été composé avant 1142. On ne connaît pas d'autre œuvre de Guillaume Monachi, ce que la brièveté de son pontificat pourrait suffisamment expliquer, ainsi que sa mort certainement brutale qui enlevait peut-être un homme encore jeune. Les quelques actes qui restent de lui montrent qu'il avait la capacité d'écrire un tel traité. Ils prouvent une rigueur, une culture, des exigences intellectuelles tranchant sur les actes des évêques précédents et suivants. Il s'entoure de personnes savantes. Celui qui écrit et corrobore l'acte où il tranche un conflit sur le partage des églises entre l'évêque d'Urgell et un évêque voisin est un certain Nicolas chanoine de Saint-Ruf : précisément le futur pape Adrien IV élu en 1154, qui venait d'Angleterre, était passé par Paris et partit à Rome en 1145, connu pour ses capacités d'administrateur<sup>23</sup>. Guillaume est parfaitement au courant des dernières découvertes en matière de droit romain dont on sait que l'étude se développe précocement en Provence en liaison avec Bologne. Son dernier acte, daté du 5 novembre 1141, en est un magnifique exemple. Il s'agit du jugement d'un conflit ancien entre les moines de Saint-Victor de Marseille et les chanoines d'Arles, savant, équilibré, contenant une critique très précise des documents écrits présentés par les deux parties, rédigé par un expert en droit romain. Pour la circonstance, Guillaume Monachi a pris pour l'assister l'évêque d'Orange accompagné de son sacristain, et son propre chapelain ; parmi les souscripteurs se trouve le chef de l'école cathédrale<sup>24</sup>. Il n'est pas certain, mais très possible que Guillaume Monachi ait rédigé l'acte lui-même.

C'est donc un homme à l'esprit précis et prudent, équitable, qui prend la plume contre Henri. Son texte est généralement sobre, les exclamations, les invectives y sont rares.

21. *Ibid.*, col. 208 à 212, n° 534-539. La mission en Catalogne est connue par trois actes tirés des archives de Barcelone et d'Urgell.

22. *Ibid.*, n° 540. Le pape lui mande d'excommunier de nouveau les consuls de Montpellier.

23. *Ibid.*, n° 537, 2 mai 1140 – Jacques Chiffolleau m'a fait remarquer sa présence au bas de l'acte.

24. *Ibid.*, n° 538, 5 novembre 1141, d'après le cartulaire du chapitre d'Arles (*Livre noir* ou *Authentique*, fol. 110v), jugement de Guillaume archevêque d'Arles et légat du pape. Je remercie Gérard Giordanengo de m'avoir signalé les expressions marquant le savoir juridique du rédacteur (*actio minime competebat [...], Utriusque itaque partis allegationibus auditis, [...] sententia diffinitiva*). Sur la précocité des Provençaux en matière de culture juridique, voir G. GIORDANENGO et A. GOURON, « Sur un moine bénédictin en avance ou en retard sur son temps », *Revue historique de droit français et étranger*, t. 85/2, 2007, p. 315-322.

### *La présentation d'Henri en prologue au traité*

Remercions Guillaume Monachi d'avoir commencé son traité par une présentation d'Henri lui-même ! Au contraire, l'auteur anonyme du traité découvert par R. Manselli ne donne pas de nom à son hérétique avec la volonté évidente d'écrire un texte à valeur générale <sup>25</sup>. Le prologue du *Contra Henricum* commence par quatre citations bibliques, mises au singulier puisqu'elles sont appliquées au seul Henri, sur les hommes insensés dont les pensées s'égarent et qui sont noués dans les liens du péché. Ces citations sont suivies d'un lieu commun de l'exégèse : le péché cause d'un second péché. Puis Guillaume montre en quoi Henri est « schismatique et hérétique », dans une langue précieuse heureusement réservée au prologue, peut-être déroutante pour le scribe qui commet une faute aberrante <sup>26</sup>, mais dont le sens général est assez clair : Henri est doublement pécheur. Après être parvenu au plus haut degré de la cléricature, après avoir revêtu l'habit de moine, il a doublement fauté. Voici la fin du prologue :

« Celui qui, instruit depuis l'enfance dans les lettres sacrées, s'élève donc jusqu'au sommet vénérable du sacerdoce par les degrés des ordres sacrés qui descendent du Christ, s'il a mangé le vrai corps du Seigneur d'une manière honteuse, scandaleuse et par là indigne, tombe bien souvent en conséquence de ses péchés dans l'apostasie, hérésie et péché pour lequel on ne doit pas prier. Voici l'impiété, Henri, qui t'a rendu schismatique et hérétique. Car après avoir perdu le savoir lettré que tu t'es arrogé de façon illicite comme il est dit, après avoir répété un serment <sup>27</sup> à l'encontre de ce que les saints Pères ont établi et après avoir déposé l'habit religieux monacal que tu as porté de façon trompeuse comme le montre ton départ, tu troubles la paix de l'Église et tu divises son unité <sup>28</sup>. »

Quand il compose le *Contra Henricum*, Guillaume Monachi sait qu'Henri a renié les vœux faits après son abjuration, très probablement après le concile de Pise comme nous l'apprend Geoffroy d'Auxerre quelques années plus tard. Le double qualificatif de schismatique et d'hérétique est répété deux fois, dans le titre et dans le texte. On a vu plus haut que le même amalgame est fait au concile du Latran. Il est clair que le prologue est écrit dans l'atmosphère du schisme finissant.

### *Questions et hypothèses sur l'ordonnancement des chapitres du Contra Henricum*

1. Après le prologue, viennent six chapitres séparés par des traits et des points, l'abréviation *cpt* (*capitulum*) et un numéro en fin de ligne, le tout à

25. Voir le début du prologue du *Contra hereticos et schismaticos*, éd. M. ZERNER, SC 541, p. 220-223.

26. *Habeunte* corrigé par nous *Abeunte*. Le scribe commet la même faute d'étourderie chap. vi, 4, 15 (M. ZERNER, SC 541, p. 204), qui implique probablement un travail à deux, l'un lisant, l'autre écrivant sous la dictée.

27. Latin : *sacramento*, serment juré sur l'Évangile (ou sacrement ?) qui aurait été répété (latin *it<erat>o*) ? Le sens n'est pas éclairci par les autres sources.

28. La phrase latine est construite sur une double symétrie difficile à rendre en traduction, signalée ici en caractères gras : *Abeunte enim litterarum scientia quam tibi, sicut dicitur, iterato contra sanctorum statuta sacramento, illicite usurpasti et religioso monachali habitu deposito quem tibi, sicut exitus ostendit, simulate assumpsisti, pacem ecclesie conturbas et eius dividis unitatem* (voir M. ZERNER, SC 541, p. 156-157).



l'encre rouge, précédé ou suivi de la proposition hérétique qui va être réfutée<sup>29</sup>. Peut-on en déduire que l'écrit d'Henri était lui aussi un traité doctrinal divisé en chapitres ? Nous nous heurtons à l'ambiguïté du terme *capitulum* employé aussi bien pour désigner un titre de chapitre, ou un chapitre lui-même, ou encore le résumé d'un chapitre<sup>30</sup>. Ici, Guillaume laisse entendre qu'il répond à un véritable traité et il paraît répondre précisément aux chapitres successifs écrits par son adversaire : « Sur le premier chapitre de ta doctrine néfaste, en ce qui te concerne, j'estime qu'il t'a été assez répondu » écrit-il à la fin du premier chapitre ; « Tel est ce qui est dit à propos du second chapitre », à la fin du chapitre suivant<sup>31</sup>. Mais c'est l'entame du quatrième chapitre sur le mariage qui achève de nous convaincre de l'existence d'un traité d'Henri : « Ce que tu as écrit dans le quatrième chapitre, que le lien conjugal ne doit pas être rompu... », commence-t-il, pour annoncer, ô surprise, qu'il « passe outre » parce qu'Henri ignore les règles du mariage – et ce n'est pas une figure de style, car il passe sans transition au chapitre suivant<sup>32</sup>. Pourquoi Guillaume aurait-il introduit ce quatrième non-chapitre, en quelque sorte, s'il n'avait pas été en train de répondre aux chapitres d'Henri dans l'ordre où ils se présentaient ? Nous supposons donc que l'ordre des chapitres du *Contra Henricum* reflète celui de l'écrit d'Henri.

2. Cet ordre répond à une logique. Les trois premiers chapitres donnent les bases de la rupture d'Henri avec l'Église établie : il conteste aux évêques et aux prêtres le droit de posséder, le droit de décider des pénitences et le droit d'absoudre. Les trois chapitres suivants touchent à la foi des laïcs dans les moments principaux de la vie sur des points précis : sur le mariage par le biais du chapitre sur le divorce, sur la mort par le biais des prières pour les morts et sur le baptême par le biais des enfants morts avant d'avoir été baptisés. La question des sacrements n'est pas abordée. Autre allait être l'approche de l'auteur anonyme, qui ajoute un chapitre sur l'onction du baptême (son chapitre 5), un autre sur l'Eucharistie (son chapitre 6), et traite du sacrement du mariage (son chapitre 7)<sup>33</sup>.

3. La question de savoir si la copie du manuscrit de Nice est complète peut cependant se poser. Est-il prudent d'admettre que la doctrine d'Henri se résumait à ces six sujets, autrement dit que le dernier sujet traité par Guillaume Monachi, le sort des enfants morts avant d'avoir été baptisés, était aussi le dernier chapitre d'Henri ? Son traité finit par une remarque générale lapidaire élégamment terminée sur une brève citation d'Ovide : « Que pourrais-je répondre sur cette tienne hérésie, tellement claire et évidente pour tous ? “L'abondance m'a laissé sans ressource (*Métamorphoses*, III, vers 466)”. » Guillaume Monachi donne le sentiment qu'il pense être allé jusqu'au bout de sa tâche, mais la remarque pourrait convenir au dernier

29. À l'exception du chap. vi (voir ci-dessous).

30. Cf. DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis. Band II*, éd. nova 1954, Graz (Autriche), p. 140 : ... *Capitulum est brevis multorum complexio, sic dictum quia breviter capiat totam summam...* ; Albert BLAISE, *Lexicon latinitatis Medii Aevi*, dans CCCM, Turnhout, 1975 : « *Capitulum* : Texte, sommaire placé en tête, article. »

31. Voir Annexe 1 : Début et fin des chapitres du *Contra Henricum*.

32. Le chapitre tient sur dix lignes dans le manuscrit (voir plus loin le texte intégral).

33. Voir Annexe 2 : Titres des chapitres du *Liber contra hereticos et schismaticos*.

chapitre seulement. La dernière et sixième proposition suit sans solution de continuité et sans nouveau numéro d'ordre le chapitre 5 sur l'inutilité des prières et des aumônes pour les morts. Pour autant, il s'agit sans guère de doute d'un nouveau chapitre : l'architecture du texte qui commence par l'énoncé de la proposition d'Henri montre qu'il est construit comme un chapitre à part entière. Mais certes, la question sur la mort des jeunes enfants prend logiquement la suite du chapitre sur les morts en général. Le dernier chapitre ne semble pas avoir été écrit à la hâte. C'est le plus long des six chapitres. Guillaume Monachi a pris le temps de relire des textes d'Augustin sur les dévoiements de Vincent Victor, lequel lui évoque Henri (j'y reviens plus loin), qui ne sont jamais cités dans la littérature connue, il a pris aussi le temps de terminer sur un conseil de prudence longuement développé dont je cite ici quelques bribes : « Ne te laisse pas tromper non plus par les questions insolubles qu'agite Augustin au sujet de l'incarnation de l'âme dans le *Commentaire littéral de la Genèse* et dans le traité qu'il adressa à Jérôme, “demandant à propos de l'âme humaine, si de nouvelles âmes seront créées à chaque naissance” [...] Ne cherche pas “comment quelqu'un est tombé dans le puits” si tu connais le moyen susceptible de l'en sortir... ».

Mais il n'est pas impossible que Guillaume Monachi ait achevé son œuvre dans la précipitation juste avant sa mort. Ainsi pourraient s'expliquer deux bizarreries de la copie du manuscrit de Nice, deux blancs parfaitement ajustés qui font l'économie de citations bibliques peut-être redondantes, l'un dans le chapitre 5, l'autre dans le chapitre 6, qui pourraient signifier que l'original comportait aussi des blancs destinés à être remplis par une citation que l'auteur n'aurait pas eu le temps de faire. Quoique le blanc du chapitre 5 corresponde à un défaut du parchemin, trop fin à cet endroit – en ce cas un défaut géré avec habileté, dont l'original ou la copie précédente n'est pas responsable.

4. De fait, l'écrit de Guillaume Monachi permet difficilement d'approcher la doctrine d'Henri. Il faut se contenter de raisonnements *a silentio*. Selon un procédé d'exposition courant, Guillaume pose des questions dont il n'attend pas de réponse. Il raisonne, il cite plus ou moins abondamment les Écritures selon le sujet traité, qu'il commente, dont il tire des « distinctions », il a recours de façon très personnelle à Augustin. Son *Contra Henricum* a un côté systématique qui l'apparente aux traités qu'on commence à élaborer dans le monde des écoles du Nord, mais il en diffère par son inspiration. La comparaison avec le traité anonyme édité par R. Manselli est éloquente : Guillaume ne cite jamais des extraits de sentences scolaires, alors que l'auteur anonyme s'en sert pour enrichir le chapitre sur le baptême des enfants, pour son nouveau chapitre sur le sacrement de l'eucharistie et pour nourrir le chapitre sur le mariage. D'autre part, Guillaume cède rarement à l'amplification rhétorique. Il pratique peu l'invective, il est sobre, il s'en tient strictement aux propositions d'Henri et ne cède pas à la tentation d'imaginer un dialogue, ce procédé rhétorique trompeur.

Ainsi, ne délaissions pas l'occasion unique que donne le *Contra Henricum* de saisir un peu de la doctrine d'Henri, en nous demandant d'abord si la proposition qui lui est prêtée a des chances d'être authentiquement la sienne

et ensuite dans quelle mesure ses propres arguments se laissent deviner derrière les non-dits de Guillaume. Une démarche dans laquelle nous hésitons à nous lancer, où la part des suppositions est grande, mais qui néanmoins nous est apparue indispensable. Suivons donc pas à pas les propositions prêtées à Henri par Guillaume <sup>34</sup>.

*Proposition I : Évêques et prêtres ne doivent pas avoir possessions et argent.*

Possessions et argent sont la traduction que j'ai proposée du latin *honores et pecunias*. *Honores* appartient au vocabulaire féodal et désigne l'ensemble des possessions (terres et droits) lié à une charge épiscopale ou comtale ; le mot ne fait pas partie du vocabulaire néotestamentaire, mais l'association des deux mots, *pecunias et honores*, est classique et se trouve par exemple chez Cicéron et Boèce, aussi chez Augustin, et pouvait venir naturellement sous la plume d'un lettré. Il n'est donc en rien surprenant de la trouver chez Henri et elle vient probablement véritablement de lui. Cela dit, Guillaume Monachi s'occupe seulement des *pecunias* – le terme revient neuf fois, le terme *honores* une seule fois. De même faisait très probablement Henri. Aussi bien, les espèces pécuniaires sont le seul type d'« avoir » susceptible d'être discuté sur la base du Nouveau Testament.

Pour commencer, Guillaume Monachi distingue le sens ambigu de « ne doivent pas avoir, *non debent habere* », à la manière d'Anselme de Cantorbéry une quarantaine d'années auparavant <sup>35</sup>. Henri veut-il dire que les évêques et les prêtres ne sont pas obligés d'avoir, ou qu'il ne leur est pas permis d'avoir, demande-t-il au début du chapitre. Dans le second cas, qui signifie « Ils sont damnés s'ils possèdent : on prouve que tu comprends mal par de clairs arguments tirés des évangiles, des apôtres et des saints Pères catholiques », écrit-il. Et Guillaume s'étend longuement sur le droit des évêques et des prêtres à posséder des espèces en s'appuyant sur les quatre Évangiles avec l'exemple de Judas qui tenait la bourse (*loculus*) des disciples de Jésus et était toléré comme apôtre, de Joseph d'Arimathie et Nicodème qui étaient riches, des disciples que Jésus envoya acheter de la nourriture ; sur les Actes des apôtres où l'on voit qu'ils avaient de l'argent et le mettaient en commun ; enfin sur les lettres de Paul à Timothée et à Tite, qui faisaient un devoir aux évêques de pratiquer l'hospitalité, et les obligeaient donc, commente Guillaume, à avoir *honores et pecunias* (seul cas où il envisage aussi les *honores*). Cette fois, il cite Henri : « Pourquoi avances-tu que nos prêtres ne peuvent pas avoir d'argent de façon licite ? » écrit-il. Pour « prêtres », il emploie ici le terme latin tiré du grec du Nouveau Testament qui va passer dans la langue vulgaire : *presbiteri* <sup>36</sup>, littéralement les anciens, terme peut-être employé par Henri, plutôt que le terme réservé aux prêtres institutionnels, *sacerdotes*, les prêtres du Temple au temps du Christ, de

34. Dans ce qui suit, les références au *Contra Henricum hereticum* et au *Contra hereticos* renvoient aux chapitres, aux paragraphes et aux lignes de l'édition des Sources chrétiennes.

35. Voir *SANCTI ANSELMI CANTUARIENSIS archiepiscopi opera omnia*, éd. F. S. SCHMITT, Rome, 1946 : t. I, *De Veritate*, p. 186 ; t. II, *Cur Deus homo*, p. 128.

36. Deux occurrences : *Contra Henricum*, I, 3, 11 (*presbiter* en abrégé) ; I, 6, 8 (*presbiteri* en toutes lettres).

rigueur au XII<sup>e</sup> siècle pour désigner les prêtres qui sont ordonnés, qu'il utilise très généralement.

On comprend mieux que Guillaume multiplie les exemples prouvant que les disciples disposaient d'argent quand on se rappelle le commandement très clair de Jésus à ses disciples lorsqu'il les envoie prêcher : « Ne prenez ni or, ni argent, ni monnaie, ni bourse »<sup>37</sup>. Non seulement Guillaume ne cite pas cet ordre de Jésus sur lequel Henri s'appuyait à l'évidence, mais il ne se sert pas du revirement annoncé pendant la sainte Cène : « Mais maintenant, que celui qui a une bourse la prenne »<sup>38</sup>. Yves de Chartres l'avait pourtant fait après sa discussion du sens de « précepte » dans son *Prologue* bien connu – mais je me demande aujourd'hui si Guillaume Monachi le connaissait – et avait mis en relation ces deux paroles contradictoires du Christ comme exemple des dispenses aux règles qu'on pouvait trouver dans l'Écriture<sup>39</sup>. Aussi bien, et c'est peut-être pourquoi Guillaume ne prenait pas ce risque, Yves de Chartres faisait fi du contexte : « Car je vous le déclare, il faut que s'accomplisse en ma personne ce qui est écrit : il a été mis au rang des malfaiteurs »<sup>40</sup>.

Ce chapitre est presque trois fois moins long dans le traité édité par R. Manselli, où il est repoussé en dernier et considérablement appauvri<sup>41</sup>. La question ne suscite plus de réflexion. Est-elle désormais considérée comme dépassée ? Les extrémistes de la réforme grégorienne s'en étaient pris avec force aux richesses du clergé et allèrent loin en ce sens, suscitant des vocations de « pauvres volontaires », un mouvement qui prend beaucoup d'importance entre 1080 et 1120, dans lequel baigne Henri à ses débuts comme on le sait par le récit des *Annales du Mans*. Que le premier chapitre d'Henri traite de ce sujet est parfaitement cohérent au vu de ce que l'on sait de sa vie, mais que ce chapitre ait assez vite perdu son intérêt n'est pas pour nous surprendre.

*Proposition II : Ce n'est pas un précepte de l'Évangile d'aller vers le prêtre pour la pénitence.*

Guillaume ouvre son second chapitre en s'interrogeant sur le sens du mot *preceptum*, tout comme il a ouvert son premier chapitre en s'interrogeant sur le sens de *debere*. « Qu'appelles-tu un précepte ? Je ne sais », écrit-il. L'emploi de ce mot par Henri est encore une fois un bon signe de sa culture de lettré. Le terme n'a pas été choisi par Jérôme qui a préféré *mandamenta*. Mais il apparaît comme le terme préféré des canonistes de son temps, des

37. Voir Mt, x, 9 ; Mc, vi, 8 ; Lc, x, 4.

38. Lc, xxii, 36.

39. YVES DE CHARTRES, *Prologue*, 16, d'après la traduction de Jean WERCKMEISTER, Paris, 1997 (Sources canoniques, 1), p. 80-81 : « Lorsque le Seigneur envoya ses disciples prêcher, il leur interdit d'emporter ni bourse ni besace. Mais la règle morale est indiquée par la vie du Seigneur Jésus sur terre : peu avant sa passion, il leur fit reprendre leur besace et leur bourse, donnant ainsi d'abord en sa propre personne l'exemple que, dans les traditions de ce genre, il faut céder aux nécessités du temps. » Le prologue, écrit dans les années 1090, est une sorte de traité de l'esprit des lois très diffusé et représentatif de la nouvelle science canonique apparue avec la réforme grégorienne.

40. Lc, xxii, 37.

41. Voir Annexe 2.

théologiens et des mystiques<sup>42</sup>. Yves de Chartres avait distingué les préceptes immuables que prescrit la loi éternelle, dont l'observance confère le salut, que la non-observance fait perdre, et les préceptes contingents qui aident à parvenir plus sûrement au salut. Mais il semble que l'interrogation de Guillaume Monachi lui serve à justifier la suite de son développement. L'autorité de l'Évangile se fonde sur l'Ancien Testament, explique-t-il en prenant l'exemple du récit de la Tentation dans l'évangile de Matthieu où le Christ prend appui sur les commandements de la Loi – et lui-même s'appuie sur le chapitre 13 du Lévitique qui ordonne d'amener l'homme soupçonné d'avoir la lèpre au prêtre capable d'en distinguer les variétés : « Mais toi, *maculé par la lèpre* hérésie et séparé de la communion des chrétiens par une sentence d'excommunication *selon le jugement d'un prêtre*, tu ne comprends pas ces distinctions, ou peut-être, les ayant comprises, tu les méprises, ce qui est plus grave.<sup>43</sup> »

Pour une fois, Guillaume Monachi tombe dans l'invective. C'est aussi sur une invective tirée de Perse que s'ouvre son chapitre II : « Que croasses-tu sottement ? ». La pénitence est un vaste sujet. Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est qu'Henri touche à un sujet sensible qui fait l'objet d'un canon à Latran II où sont dénoncées les fausses pénitences.

En dernier et de manière embarrassée, Guillaume Monachi passe de la pénitence à la confession des péchés, à l'aide d'une analyse logique tortueuse de la péricope de Jacques, « Confessez-vous les uns les autres », où il démontre que « les autres » se rapporte aux « anciens », *presbiteris*, appelés au chevet du malade et cités dans la phrase qui précède, c'est-à-dire aux prêtres. Henri abordait-il le sujet ? C'est bien possible. La doctrine n'est pas encore fixée au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, comme on peut le constater dans le *Décret* de Gratien. Pierre Lombard estime encore qu'il faut confesser même les péchés les plus graves à un laïc en cas d'absence du prêtre. Dans le traité édité par R. Manselli, la doctrine a évolué. Le chapitre est plus long et met en avant la confession qui est traitée en premier.

### *Proposition III : Les prêtres n'ont pas le pouvoir de lier et de délier.*

Les prêtres n'ont pas le pouvoir de lier et de délier, autrement dit, ils ne sont pas les successeurs des apôtres et n'ont pas le pouvoir d'absoudre. Cette proposition est discutée dans les écoles. Par exemple, elle fait partie de la liste des quatorze, puis des dix-neuf propositions imputées à Pierre Abélard et condamnées à l'assemblée de Sens, que j'évoquerai plus loin à propos de l'intervention de Bernard de Clairvaux<sup>44</sup>. Elle nous ramène encore une fois à la culture lettrée d'Henri. Le chapitre de Guillaume est très peu polémique. Une fois seulement, Henri est interpellé : « Car l'église de Dieu, qui a été

42. Voir YVES DE CHARTRES, *Prologue*, *op. cit.*, 9 : en titre, *De preceptionibus et prohibitionibus* ; BERNARD DE CLAIRVAUX, *Le précepte et la dispense.*, éd. Jean LECLERCQ et al., Paris, 2000 (SC 457) : p. 145, « Que par conséquent ce livre reçoive pour titre Le précepte et la dispense. »

43. *Contra Henricum*, II, 4, 1-4, en italiques les citations de Lv, XIII, 16 et 44-46.

44. Voir Constant J. MEWS, « The list of heresis imputed to Peter Abélard », *Revue bénédictine*, t. 95, 1985, p. 73-110, *Capitulum XII* : Quod potestas ligandi atque solvendi apostoli tantum data sit, non etiam successoribus eorum.

fondée par les apôtres durera jusqu'à la fin du monde, tout en subissant de nombreuses épreuves et tribulations [...] Car, bien que beaucoup en sortent – à savoir ceux qui ne sont pas à l'extérieur et toi, tu es l'un d'eux –, elle-même maintiendra son unité à l'intérieur et la conservera avec son chef.<sup>45</sup> » L'allusion au schisme ne fait pas de doute.

La comparaison avec le chapitre correspondant dans le traité découvert par R. Manselli fait ressortir ce qu'Henri ne développait peut-être pas et que l'auteur anonyme tenait certainement à dénoncer, sous l'inspiration probable de Bernard de Clairvaux ou de son entourage comme nous le verrons : la proposition prêtée à l'hérétique est en effet modifiée – « Les prêtres de ce temps » lui fait dire l'auteur anonyme – et il commence son chapitre en montrant pourquoi c'est une erreur de les distinguer. Et il termine en ajoutant comment seule une procédure judiciaire peut entraîner la déposition d'un prêtre. Bref, il actualise la proposition hérétique et la réponse <sup>46</sup>.

*Proposition IV : Le lien conjugal ne doit pas être rompu sauf pour cause d'adultère.*

Citons intégralement ce chapitre court-circuité, puisque c'est sur ce chapitre, hélas ! que R. Manselli se fonde pour présenter le *Contra Henricum* comme un piètre résumé du traité qu'il a découvert à Paris :

« Ce que tu as écrit dans le quatrième chapitre : “Le lien conjugal ne doit pas être rompu sauf pour cause d'adultère <sup>47</sup>” est vrai, certes, s'il s'agit d'un lien conjugal. Mais il faut scrupuleusement porter attention à ce qu'est un lien conjugal, à ce qui fait un lien conjugal et entre quelles personnes il s'établit. En effet, si concourent les causes qui doivent concourir et si sont absentes celles qui empêchent le mariage, il ne peut être dissous sauf pour cause d'adultère selon l'Évangile – et d'ailleurs, même si cela arrive, il n'est pas dissous. Mais parce que tu ne sais pas combien [de causes] font ou empêchent le mariage, je me passe de te répondre à leur sujet. »

Guillaume Monachi approuve la proposition en quelques mots, et ne peut faire autrement vu la parole de l'Évangile qui est parfaitement limpide, mais il déplace la question dans le champ du droit et renonce à la traiter. Ce qui est remarquable, c'est que le sacrement du mariage soit totalement passé sous silence. En creux, se dessinent, d'une part un Henri que le droit n'intéresse pas, d'autre part un Guillaume que seule la question de droit semble concerner. Henri parle du lien conjugal indissoluble selon l'Évangile, Guillaume reprend le même terme, puis embraye sur le mariage. Henri ignore, autrement dit rejette, toutes les causes d'annulation de mariage dont on sait qu'elles sont abondamment invoquées au sein de l'aristocratie où les alliances matrimoniales représentent un enjeu important et dont la rupture peut être cautionnée par l'Église, par exemple si un lien de parenté est prouvé entre les époux jusqu'au septième degré <sup>48</sup>. Prêchant le peuple au Mans, il aurait

45. *Contra hereticos*, III, 2, 24-25, et 29-32.

46. *Ibid.*, VIII, 3, 1-24, et 5, 1-22.

47. *Nisi fornicationis causa* : cf. Mt, XIX, 9, *Nisi ob fornicationem*.

48. Tel est le cas le plus fréquemment invoqué. Depuis 1059, l'Église interdit le mariage jusqu'à ceux dont l'ancêtre commun est éloigné de sept générations (voir l'article « Mariage » par Jacques POUMARÈDE, *Dictionnaire du Moyen Âge*, dir. Claude GAUVARD et al., Paris, 2002).

demandé que les prostituées brûlent publiquement leurs habits et leur chevelure, que nul n'accepte de cadeaux de mariage des deux côtés (*dot*, c'est-à-dire don des parents de la femme, ou *sponsalitium*, c'est-à-dire cadeau de l'homme à sa future épouse), ni se préoccupe d'inceste (c'est-à-dire des liens de parenté possibles) ou de chasteté, et beaucoup de jeunes gens épousèrent sur son conseil des prostituées auxquelles lui-même achetait pour 4 sous d'habits pris sur ses collectes, se plaint le chroniqueur. On voit que, en tout cas, l'intérêt d'Henri pour le lien conjugal date de ses débuts ; à la même époque un Norbert de Magdebourg, un Robert d'Arbrissel se préoccupèrent des femmes « perdues ». Pour le juriste que devait être Guillaume, la casuistique du mariage est essentielle, au point qu'il juge inutile de traiter du mariage vu l'ignorance que montrait Henri, qui pouvait aussi bien être du mépris.

Ce chapitre abandonné, l'auteur du *Contra hereticos* édité par R. Manselli le traite. Il change complètement la proposition. Le titre devient : « Seul le consentement des personnes fait le mariage. » Et l'auteur écrit : « Passons au sacrement du mariage. Seul le consentement des personnes fait le mariage, sans aucune célébration – ainsi, toi, le dis-tu. » Il répond en compilant des extraits des « Trois institutions du mariage », pris à un traité systématique typique de la première scolastique, les *Sententie divinae paginae*, auxquels il ajoute deux citations de Gratien. Mais il termine exactement sur les mêmes mots que Guillaume Monachi bien qu'ils ne soient plus du tout appropriés : « Mais parce que tu ne sais pas [...] je me passe de disputer avec toi. », preuve qu'il travaille avec le chapitre du *Contra Henricum* sous les yeux.

*Proposition V : Nul bien ne profite aux défunts, parce qu'au total, ils sont soit sauvés, soit damnés dès qu'ils meurent.*

La proposition est un classique des polémiques du XII<sup>e</sup> siècle. Elle exprime la résistance à la pression exercée par les moines, en particulier ceux de Cluny qui encouragent la pratique des aumônes et des donations. Il est possible qu'Henri ait limité son commentaire à une sorte de critique sociale de cette source d'enrichissement pour l'Église. Le lien avec l'Écriture est en effet ténu.

Guillaume Monachi répond assez brièvement. Il ne fait qu'une référence à l'Évangile, encore est-elle assez faible : si le Seigneur distingue le présent du futur dans le pardon, c'est que les vivants y jouent un rôle <sup>49</sup>. Il s'appesantit sur le feu purgatoire, plus ou moins confondu avec le feu du jugement dernier, citant l'Apôtre, s'exprimant de façon scolaire et soulignant ce qu'il appelle ses distinctions. Répond-il à une attaque d'Henri sur le sujet <sup>50</sup> ? S'agissant des offrandes pour les morts, outre le second livre des Maccabées, seul appui biblique de cette coutume, Guillaume cite des extraits des deux œuvres d'Augustin, les premières à commenter les soins à donner aux morts, et conclut : « Suis-je obligé de te croire toi tout seul plus que le Christ, l'apôtre Paul, Judas Maccabée, Augustin et beaucoup d'autres ? » Il est possible que

49. *Contra Henricum*, v, 1, 5-6 : « Pourquoi le Seigneur Jésus, dont les paroles ne sont pas inutiles, fit la distinction : "Il ne lui sera pardonné ni au présent, ni au futur" (Mt, xii, 3) ? » Dans son très long chapitre sur le même sujet, Pierre le Vénérable ne fait pas cette citation.

50. C'est ce que suppose Jacques LE GOFF, *La naissance du Purgatoire*, Paris, 1981, p. 230, qui fait d'Henri un témoin des luttes entre adversaires et tenants du Purgatoire, devenu un instrument de combat dans la lutte contre les hérétiques.

pour cette proposition, Henri n'ait pas cherché d'arguments scripturaires. Déjà Augustin invoque la coutume de l'Église. L'existence de ce chapitre dénote des préoccupations pratiques, sociales sinon politiques chez Henri.

Cette proposition ne se trouve pas dans le traité découvert par R. Manselli, qui l'édite en appendice. Cette absence pourrait s'expliquer par le milieu où ce traité a été probablement élaboré, un milieu cistercien comme je le montrerai plus loin, donc très étranger à cette pratique.

*Proposition VI : Jusqu'à l'âge de raison, si les enfants des Chrétiens, des Juifs et des Sarrasins meurent sans être baptisés, ils sont sauvés.*

Henri rejette ainsi l'obligation de baptiser les jeunes enfants qui ne risquent pas la damnation s'ils meurent sans avoir été baptisés. Chose surprenante, la proposition est formulée de façon positive : il est question de salut et non de damnation. Au lieu d'une menace, un réconfort ! Il me semble que la proposition éclaire un thème, ou un caractère de la pastorale d'Henri, ou plus simplement son sens de la pastorale. C'est d'ailleurs à ce propos qu'on trouve la seule allusion directe de Guillaume Monachi à sa prédication : « Si tu prêches qu'il ne faut ni circoncire ni baptiser les petits enfants... », écrit-il avec ironie<sup>51</sup>. Le sujet touche à l'angoisse des parents devant la mort de leurs jeunes enfants. On sait grâce à un document exceptionnel que trois siècles plus tôt, dans les populations rurales de Provence, aucun nourrisson ne porte de nom et que probablement les enfants ne sont pas baptisés avant deux ans<sup>52</sup>. Qu'en était-il dans les années où Henri prêchait ?

Mais il faut savoir aussi que le baptême des petits enfants est une question débattue à la naissance de la théologie scolastique parce qu'elle touche à l'origine de l'âme et au péché originel, abordés par des sentences d'Anselme de Laon et d'autres<sup>53</sup>. Henri est lettré. Qu'il ait ajouté aux articles de sa doctrine un sujet qui n'apparaît pas dans les premières traces qu'il a laissées au Mans est plausible. L'emploi de *pueri* au lieu des termes plus fréquents de *infantes* ou *parvuli* – qu'emploie Guillaume Monachi – est justifié et bienvenu puisque la proposition concerne les enfants jusqu'à l'âge de raison. L'association Chrétiens/Juifs/Sarrasins est peut-être un tic scolaire, sinon qu'on attend Gentils plutôt que Sarrasins, nom donné aux nomades des régions désertiques d'Arabie qui fait irruption dans l'Occident latin avec les conquêtes arabes et désigne généralement les musulmans. Henri est un moderne ! L'association Chrétiens/Juifs/Gentils ou païens se trouve par exemple dans l'œuvre d'Anselme de Cantorbéry, dans quelques *Sentences* à la naissance de la théologie scolastique et chez Pierre le Vénérable. Guillaume Monachi reprend la proposition d'Henri, mais la discute en remplaçant

51. *Contra Henricum*, vi, 2, 3-4.

52. Le polyptyque de Saint-Victor de Marseille confectionné en 813-814, dont l'original est conservé, distingue par leur nom les garçons et les filles à partir de 2-3 ans jusqu'à 10 ans, tandis que les enfants au sein sont mentionnés avec leur mère et ne portent pas de nom (le polyptyque compte 30 *infantes*, à comparer aux 54 garçons et 71 filles âgés de moins de 11 ans). Voir M. ZERNER, « Enfants et jeunes au ix<sup>e</sup> siècle. La démographie du polyptyque de Marseille (813-814) », *Provence historique*, fasc. 126, t. 31, 1981, p. 355-381.

53. Voir M. ZERNER, SC 541, la composition du *Liber contra hereticos et schismaticos*, p. 87-91.



Sarrasins par païens. Il commence par une remarque cinglante sur l'absurdité du propos s'agissant des petits enfants des juifs qui doivent être circoncis au huitième jour ; pour le reste, sa réponse se poursuit avec prudence et modération, en référence aux écrits d'Augustin contre Pélage, bien entendu, mais aussi en sortant de l'ombre un certain Vincent Victor, un jeune Africain de la Mauritanie césarienne qui se rapprochait sans le savoir de Pélage, contre qui Augustin écrit quatre livres relativement indulgents. La question du péché originel, dont le petit enfant est lavé par le baptême, que l'on admette qu'il ait été contaminé à sa naissance ou à sa conception, cette question, oserais-je dire, était à la mode au temps où vivait Henri, mais en voie d'être résolue. Latente depuis Augustin, la question atteint son paroxysme au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, avant d'être définitivement dépassée avec l'invention des limbes à la fin du siècle. En tout cas, rien dans le discours de Guillaume n'implique qu'Henri n'ait la valeur d'un baptême reçu dans l'état d'enfance et rebaptisait comme l'écrivit Pierre le Vénérable.

Ce chapitre a aussi une grande importance pour l'auteur du traité anonyme qui réordonne celui de Guillaume Monachi et tire parti des *Sententie divinae paginae* et d'autres sentences scolaires.

\*

Les propositions attribuées à Henri semblent être pour Guillaume Monachi le point de départ d'une réflexion qui s'efforce d'être à la hauteur d'un sujet difficile dans une problématique qui est encore celle du schisme. L'écrit d'Henri, et par conséquent l'homme lui-même, se dessine un peu. On l'imagine arc-bouté sur l'Évangile, désacralisant l'institution mais non le message évangélique dans une démarche spirituelle consubstantielle au christianisme, notable au cours des siècles et jusqu'à aujourd'hui. Henri la poursuit, me semble-t-il, d'une manière plus érudite, plus lettrée que cela n'avait jamais été fait auparavant, dans l'exigence intellectuelle qui correspond à son temps. Et c'est ce qui fait sa singularité. Sa réputation en porte la trace, qu'on saisit seulement sous une forme évidemment très malveillante. « Ajustant son oreille seulement au sens historique et littéral des Prophètes, il enseignait une doctrine pervertie que le fidèle chrétien ne doit ni entendre ni reprendre » écrit le chanoine du Mans comme nous allons le voir. Cette réputation est encore attestée un siècle après par l'interpolateur de la chronique d'Aubri de Trois-Fontaines, qui écrit vers 1250 et note ceci : « Il était un ignorant et connaissait à peine l'accentuation des mots, lui qui pourtant traitait et discutait des livres divins de sa bouche polluée »<sup>54</sup>.

54. AUBRI, moine de l'abbaye cistercienne de Trois-Fontaines en Champagne, fille de Clairvaux, est l'auteur d'une chronique universelle qu'il écrit de 1227 à 1241 avec une attention exceptionnelle aux faits d'hérésie que l'époque et le lieu expliquent parfaitement : sévit alors en Champagne Robert le Bougre qui mène une répression féroce contre l'hérésie et allume plusieurs grands bûchers d'hérétiques jusqu'à ce que son statut d'inquisiteur lui soit retiré par le pape. Sur Aubri et l'interpolateur, Maurice de Huy, qui écrivait une dizaine d'années plus tard, par qui nous est parvenue la chronique dans une « version défigurée par les suppressions et les interpolations », mais qui en est l'unique témoin, voir Mireille CHAZAN, « Aubri de Trois-Fontaines », *Annales de l'Est*, t. 1984/3, p. 163-192.

Guillaume Monachi est mort brutalement sans avoir eu le temps de diffuser son œuvre qui a peu circulé. Suffisamment tout de même pour que l'auteur du traité édité par R. Manselli l'ait eu sous les yeux, s'en soit servi en le transformant, abrégeant ou complétant selon le cas les chapitres I, II, III, IV et VI, inversant l'ordre des chapitres, omettant celui sur les bienfaits pour les morts (soit enlevé, soit manquant sur le texte qu'il a sous les yeux) et ajoutant sept nouveaux chapitres de plusieurs veines différentes : ses trois premiers chapitres sur l'obéissance, la mission et les autorités présentés comme sa réponse aux affirmations de l'hérétique qui lui-même répondait à ses questions, à l'évidence un pur artifice rhétorique ; à la suite, le chapitre sur le baptême très retravaillé, deux chapitres sur l'onction et l'eucharistie ; en dernier, deux brefs chapitres sur l'édifice de l'église et sur les ornements ecclésiastiques qui semblent provenir d'un autre traité, enfin une longue péroration<sup>55</sup>.

Je souligne que Guillaume Monachi ignore la question des sacrements, ne faisant allusion ni à l'onction du baptême, ni à l'eucharistie, ni au sacrement du mariage. On me dira que toutes les propositions d'Henri impliquent la contestation des sacrements sauf la première. Je réponds que rien ne dit qu'Henri dénonçait les sacrements en tant que signes sacrés. Comme le fit la Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle, il dénonçait la fonction sacerdotale, en d'autres termes le pouvoir que l'Église avait progressivement donné aux prêtres au cours des siècles.

## **2. L'hérétique Henri selon Pierre le Vénérable (vers 1140)** **Le témoignage du *Contra Petrobrusianos***

Quand il écrit, Guillaume Monachi n'a pas connaissance du traité de Pierre le Vénérable où Henri apparaît associé à Pierre de Bruis. Et Pierre le Vénérable n'a pas la moindre idée du traité que Guillaume Monachi vient peut-être seulement de terminer. Tous deux ont composé leur traité à peu près au même moment, mais dans le plus grand éloignement.

Guillaume Monachi nous offre ses certitudes sur Henri. Pierre le Vénérable nous apporte ses doutes. À la fin de la lettre qui sert de préface à son traité contre les adeptes de Pierre de Bruis, appelé *Contra Petrobrusianos*, il annonce la mort de cet hérétique, dit qu'Henri est son héritier mais qu'il a changé sa doctrine et qu'il attend d'en savoir plus pour se prononcer. On ne sache pas qu'il l'ait fait. Dans le traité, il cite nommément Pierre de Bruis à deux reprises seulement, et chaque fois il lui associe Henri ; quand il écrit le traité, Pierre de Bruis est encore vivant. Mon propos est de montrer à quel point le lien entre Henri et Pierre de Bruis, que Pierre le Vénérable fait et dément à la fois, pose question. Aussi bien, son traité n'est pas resté dans les mémoires comme visant Henri, mais seulement les disciples de Pierre de Bruis.

Le *Contra Petrobrusianos* est maintenant bien connu. Nous bénéficions de l'édition critique du traité de Pierre le Vénérable par James Fearn parue

55. Voir Annexe 2 et M. ZERNER, SC 541, p. 84-102.

en 1968<sup>56</sup> et de l'édition critique de la collection de ses lettres par Giles Constable parue en 1967<sup>57</sup>, deux éditions dont ne disposait pas R. Manselli. La date de sa composition est bien établie : Pierre le Vénérable écrit « un premier jet » du traité avant mars 1138, il y apporte des corrections entre 1139 et 1141 et se décide alors à l'envoyer accompagné d'une lettre-préface<sup>58</sup>. Cette lettre et le traité sont copiés dans la première collection de ses lettres constituée sous son contrôle par son secrétaire Pierre de Poitiers en 1141, dont dérive un manuscrit<sup>59</sup>. Une deuxième collection est constituée par le même Pierre de Poitiers vers 1150 où se trouve une nouvelle copie qui comporte quelques très légères variantes<sup>60</sup>. Les deux collections ont probablement peu circulé vu le très petit nombre de manuscrits qui nous sont parvenus<sup>61</sup>.

L'importance du *Contra Petrobrusianos* pour la connaissance de l'idéologie clunisienne vers 1140 a été bien mise en évidence par Dominique Iogna-Prat dans son livre qui porte le beau titre de *Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam (1000-1150)*, où le *Contra Petrobrusianos* occupe une place centrale<sup>62</sup>. Mais nous savons aujourd'hui que ce traité n'est pas le premier ni l'unique témoin de la polémique antihérétique à cette date. Le *Contra Henricum* en est un autre. Entre les deux, le contraste est saisissant. Alors que Guillaume Monachi vise précisément un homme et s'adresse à lui, présenté en termes forts dans le prologue, Pierre le Vénérable vise l'ensemble des hommes qui pourraient être séduits par deux hérésiarques associés, mentionnés incidemment, et il adresse le traité à un archevêque et deux évêques des Alpes méridionales, auxquels il ajoute l'archevêque d'Arles dans la lettre-préface. Son entreprise n'est pas celle d'un homme investi de l'autorité du pouvoir ecclésiastique, mais d'un abbé dont le pouvoir en dehors de son ordre

56. *PETRI VENERABILIS Contra Petrobrusianos hereticos*, éd. James FEARNs, dans CCCM 10, Turnhout, 1968 – abrégé J. FEARNs, CCCM 10. Les traductions des extraits cités ci-dessous sont miennes.

57. *The Letters of PETER THE VENERABLE*, éd. Giles CONSTABLE, 2 vol., Cambridge (Mass.)-Londres, 1967 (Harvard Historical Studies, 78).

58. *Ibid.*, vol. II, Appendices, p. 285-288, « The date of the *Contra Petrobrusianos* » : la distinction d'un « premier jet » que Pierre le Vénérable ne veut pas encore publier et sa date ressortent d'une correspondance entre l'évêque de Troyes et lui, où il est fait état de son travail contre les hérétiques (lettre 71) ; les allusions qui permettent de dater la révision du traité et la lettre-préface qui lui est jointe se trouvent dans une lettre à Pierre de Poitiers, son secrétaire, lors d'une retraite prolongée dans les bois proches de Cluny, avant son voyage en Espagne en 1142 (lettre 129).

59. Douai, Bibl. mun., 381, milieu XII<sup>e</sup> s. (D), voir J. FEARNs, CCCM 10, p. VIII-IX. Sur les deux collections de lettres, voir *The Letters of PETER THE VENERABLE*, éd. cit., vol. II, p. 12-17. La première est constituée avant le voyage de Pierre le Vénérable en Espagne (où il se trouve à la Pentecôte 1142).

60. Berne, Bürger Bibl., 251, XII<sup>e</sup> s. (B), voir J. FEARNs, CCCM 10, p. IX-X, retenu par J. Fearn qui l'a préféré à D pour l'édition afin de présenter le texte comportant les ultimes corrections de Pierre le Vénérable.

61. Trois autres manuscrits : Le Mans, Bibl. mun., 8, XII<sup>e</sup> s., dérivant de la première collection, sans la lettre-préface ; Le Puy, début du XV<sup>e</sup> s., seulement la lettre-préface ; Abbaye prémontrée du Parc près de Louvain, milieu XV<sup>e</sup> s., complet, dérivant de la seconde collection.

62. Dominique IOGNA-PRAT, *Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam (1000-1150)*, Paris, 1998.

est seulement moral et se réduit à la possibilité de conseiller. L'œuvre est d'une grande longueur, sans commune mesure avec celle de Guillaume Monachi, rendue possible par les conditions de travail que lui offre Cluny. On assiste à la « confluence » de deux types de discours enchevêtrés : l'invective ou l'imprécation, forme de « rhétorique sacrée » associée à la polémique antihérétique, et « l'argumentation discursive » où s'enchaînent les *testimonia* tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament inspirée par les milieux scolaires avec un souci d'exhaustivité exemplaire <sup>63</sup>.

### *Deux témoignages successifs sur Henri*

Pierre le Vénérable a écrit successivement deux lettres pour introduire son traité. La première date du premier jet et s'adresse à trois prélats de la zone alpine, l'archevêque d'Embrun, l'évêque de Die (province de Vienne) et l'évêque de Gap (province d'Aix). Nous l'appellerons la lettre introductive. La seconde correspond à l'envoi du traité et s'adresse aux mêmes prélats plus l'archevêque d'Arles ; elle est placée en tête du traité et doit servir de préface. Pierre le Vénérable présente sa première lettre au début de la seconde : « Je vous ai écrit il y a quelque temps une lettre discutant les hérésies de Pierre de Bruis, mais d'innombrables et importantes affaires ayant empêché mon esprit de composer et mon stylet d'écrire, j'ai différé jusqu'à aujourd'hui l'envoi. <sup>64</sup> » Il termine en ordonnant que la lettre qu'il est en train d'écrire soit toujours placée en tête du traité.

L'existence d'un premier jet se déduit de la correspondance de Pierre le Vénérable, mais nous connaissons seulement la version retravaillée entre 1139 et 1141. La lettre introductive, probablement écrite à la fin de la première étape de son « grand travail, *magni operis* », qui ne comporte pas de formule finale et passe sans transition au traité proprement dit, est la seule partie assurément non retouchée de son traité qui nous donne ainsi dans toute sa fraîcheur le point de vue de Pierre le Vénérable sur Pierre de Bruis et sur Henri. C'est en ce sens qu'il m'est apparu nécessaire de réexaminer avec soin les attendus de chacune des deux lettres et de les comparer.

#### *1. La lettre introductive (1137-1138)*

Pierre le Vénérable s'adresse aux prélats les plus capables « parmi tous les évêques de Septimanie et/ou des Alpes maritimes. » Il commence par s'étendre sur les méfaits hérétiques qu'il a constatés en traversant leurs régions sans citer Pierre de Bruis et Henri : il explique qu'il a récemment

63. Je reprends les termes de D. Iogna-Prat, chap. 4 : « Disputer ». Voir par exemple la longueur de la réponse de Pierre le Vénérable aux hérétiques qui disent que les petits enfants ne peuvent pas être baptisés (son premier chapitre), p. 13-55 dans l'édition de J. Fearn, où les deux pages du début sont dans le registre de l'imprécation (voir l'extrait cité ci-dessous) et la quarantaine de pages suivantes sont consacrées à l'examen ordonné des preuves du Nouveau Testament sorties de l'Évangile (*Probatio totius Novi Testamenti ex Evangelio*) puis de l'Ancien Testament (*Probatio totius Veteris Testamenti ex Evangelio*).

64. J. FEARN, *CCCM* 10, *Epistola*, p. 3, paragr. 1. Noter que la lettre-préface est éditée en premier et séparément (*Epistola*, p. 3-6, paragr. 1-10). La lettre introductive constitue le début du traité (p. 7-12, paragr. 1 à 9).

cheminé à travers leurs diocèses d'où a été expulsé un dogme erroné, mais qu'il en a trouvé quelques vestiges cachés chez beaucoup, plutôt susurrés que défendus publiquement <sup>65</sup>. Notons que leurs diocèses sont précisément les plus concernés par une prédication qui serait partie du village de Bruis, d'où est probablement originaire l'hérétique et où il avait peut-être été prêtre : Bruis, dans le diocèse de Gap (province d'Aix), est à la limite du diocèse de Die au nord-ouest (province de Vienne) et de la province d'Embrun au nord. D. Iogna-Prat a fait remarquer que Bruis est tout proche du prieuré clunisien de Saint-André de Rosans et a suggéré que l'abbé tenait probablement ses informations de son passage dans ce prieuré à son retour du concile de Pise <sup>66</sup>. Après un long développement sur la nécessité de déraciner l'erreur jusqu'à son fondement, Pierre le Vénérable leur rappelle les méfaits hérétiques qu'ils ont extirpés de leurs régions dans une description restée fameuse : « ...populations rebaptisées, églises profanées, autels renversés, croix brûlées, viandes mangées publiquement le dimanche même de la Passion, prêtres fouettés, moines incarcérés et poussés à prendre femme au moyen de menaces et de sévices. <sup>67</sup> » L'hérésie a quitté leur région en vingt ans pour se répandre ailleurs, explique-t-il : « Le serpent lubrique [...] s'est transporté dans la province de Narbonnaise et ce qu'il sifflait chez vous avec crainte dans les solitudes et les petits villages, maintenant il le prêche avec audace dans de grands rassemblements et dans des villes populeuses. <sup>68</sup> »

Il analyse : « Je pensais que les Alpes glacées, les rocs couverts de neige éternelle avaient transporté la barbarie à vos indigènes, qu'une terre différente de toutes les terres avait engendré un peuple différent de tous les autres et qu'ainsi un dogme étranger s'était plus facilement introduit dans les mœurs agrestes d'hommes sans instruction. Mais les rives lointaines du Rhône rapide, la plaine entourant Toulouse et la ville elle-même, plus populeuse en voisins, renversent cette mienne opinion. Contre le faux dogme il faut être d'autant plus prudent qu'il peut être plus savant par la tenacité des populations réunies en foule et par la pratique de doctrines diverses <sup>69</sup>... » J'hésite sur l'interprétation de ce beau passage. Représentation géographique savante, ou plutôt livresque, inspirée peut-être par des sources littéraires antiques, ce dont rend assez bien compte l'usage que fait Pierre le Vénérable des nomenclatures anciennes des provinces ? Ou savoir éclairé sur une réalité nouvelle ? Que penser de l'introduction de Toulouse dans cette affaire ?

65. *Ibid.*, *Contra Petrobrusianos*, p. 7, paragr. 1, 19-21.

66. D. IOGNA-PRAT, *Ordonner et exclure*, *op. cit.*, p. 113-123 : « Le "poison" de l'hérésie pétrobrusienne », où l'intérêt que les abbés de Cluny portaient à leurs possessions provençales est justement souligné.

67. J. FEARNs, *CCCM* 10, *Contra Petrobrusianos*, paragr. 4, 8-12 : ... *populi rebaptizati, ecclesiae profanatae, altaria suffossa, cruces succensae, die ipso Passionis dominicae publice carnes comestas et ad ducendas uxores terroribus sunt ac tormentis compulsi*. Voir les traductions moins littérales d'Élie GRIFFE, *Les débuts de l'aventure cathare en Languedoc (1140-1190)*, Paris, 1968, p. 24, et de D. IOGNA-PRAT, *Ordonner et exclure*, *op. cit.*, p. 113, qui durcissent encore le trait.

68. J. FEARNs, *CCCM* 10, *Contra Petrobrusianos*, paragr. 6, 2-6. La *Provincia Narbonensis* créée par Rome au I<sup>er</sup> siècle, en même temps que les *Alpes maritimae*, commençait à la Durance et comprenait Arles.

69. *Ibid.*, paragr. 6, 7-16.

Retenons que Pierre le Vénérable nomme pour la première fois Pierre de Buis seulement à la fin de sa lettre et ceci en l'associant à Henri dans une longue apostrophe ironique et agressive :

« Ô hommes misérables [...] avez-vous cédé si facilement non pas à beaucoup de païens mais seulement à deux pauvres petits hommes, Pierre de Buis et son pseudo-apôtre Henri, vous qui auriez résisté pour votre Christ aux Grecs savants, aux puissants Romains, aux Perses cruels, aux temps monstrueux de l'Antéchrist [...] Vous donc, vous que j'ai nommés ci-dessus, maîtres des erreurs, conducteurs aveugles des aveugles, excréments d'hérésies, restes de schismatiques, vous séducteurs de ceux qui sont séduits, je vous convoque et je vous invite à sortir de vos cachettes pour paraître publiquement devant moi <sup>70</sup>... »

La lettre est d'un bout à l'autre dans le registre de l'invective. Il n'est pas indifférent vu le contexte de la fin du schisme d'Anaclet que Pierre le Vénérable traite les deux associés de restes de schismatiques (*reliquie schismaticorum*).

Sans transition et dans le même style, Pierre le Vénérable passe alors à la première proposition des hérétiques qui tiennent pour nuls les baptêmes reçus dans l'enfance (*Prima propositio novorum hereticorum*). Puis il entame la très longue réponse qui fait son chapitre 1 (*Responsio contra id quod dicunt heretici parvulos non posse baptizari* : paragraphes 11 à 88). Au tout début du chapitre, il cite une seconde fois Pierre de Buis et Henri en se moquant d'eux et quelques lignes plus loin il cite encore Henri sur le même ton, sans mentionner Pierre de Buis :

« Pour que s'ouvrent les yeux sur l'erreur, il aura fallu attendre si longtemps pour la corriger, attendre qu'on choisisse les tout nouveaux apôtres Pierre de Buis et Henri son acolyte [...] Tous nos Pères ont donc péri, qui n'ont pu être baptisés dans leur petite enfance par le Christ, et nous aussi qui sommes vivants, nous périrons à moins qu'après le Christ, nous soyons baptisés du baptême d'Henri... <sup>71</sup> »

Dans la suite du traité ni Pierre ni Henri ne sont plus jamais cités. Sur eux, Pierre le Vénérable ne nous apprend rien, sinon qu'Henri est vraiment vu comme second par rapport à Pierre de Buis puisqu'il est présenté comme son pseudo-apôtre.

## 2. La lettre-préface (1140-1141)

Cette lettre, Pierre le Vénérable l'adresse en premier à l'archevêque d'Arles, qui s'ajoute ainsi aux trois prélats destinataires de sa lettre précédente. G. Constable s'est interrogé sur l'absence de l'archevêque d'Arles parmi les destinataires de la lettre d'introduction en 1138. Pour lui, l'explication la plus vraisemblable est que l'archevêque n'avait pas été nommé parce que le siège était vacant et je suis entièrement d'accord avec lui. Autrement, la présence de l'archevêque d'Arles aurait été pleinement justifiée vu que Pierre le Vénérable décrit une hérésie qui se propage au delà du Rhône, ce qui concerne au premier chef la province d'Arles. J'ai parlé plus haut de la vacance du siège après la mort de Bernard Garini un 8 mars,

70. *Ibid.*, paragr. 8 et 9.

71. *Ibid.*, paragr. 11.

probablement en 1138, possiblement en 1137. La lettre d'introduction du traité pourrait être un argument en faveur de l'année 1137. Mais la datation plus précoce de 1137 n'est pas indispensable. Pierre le Vénérable a bien pu l'écrire à la fin de son travail.

J'ai cité ci-dessus le début de la lettre-préface. Notons que Pierre le Vénérable, qui avait attendu la fin de sa lettre introductive pour citer et le nom de Pierre de Bruis et le nom d'Henri, cite d'emblée le nom de Pierre de Bruis et le cite seul. Henri ne figure plus comme son associé et apparaît seulement à la fin de la lettre après l'annonce de la mort de Pierre de Bruis. Comme dans sa lettre précédente, il évoque d'abord l'extension de la prédication hérétique mais de façon plus concise. Il ne cite pas Toulouse et vise plus loin encore vers l'ouest : « L'hérésie, écrit-il, a migré cependant vers des lieux assez contigus des vôtres et, à ce que j'ai entendu, pourchassée et expulsée de votre Septimanie vers la province de Novempopulana dite vulgairement Gascogne, elle s'est préparée des foyers dans les régions adjacentes. <sup>72</sup> » Le flou de Pierre le Vénérable en matière de géographie ecclésiastique paraît plus grand encore que dans sa lettre précédente – votre Septimanie, écrit-il avec une certaine désinvolture. Il expose encore une fois la nécessité de sortir du silence : « Parce que les premières graines du dogme erroné semées par Pierre de Bruis ont produit en vingt ans cinq pousses vénéneuses principales qui ont ensemencé et grandi », mais il ne mentionne pas encore Henri. Il présente d'abord le résumé des cinq *capitula* hérétiques auxquels il a répondu afin de faciliter la tâche des prélats à qui s'adresse son long traité. Sans transition, il annonce alors la mort de Pierre de Bruis :

« Mais après le bûcher de Pierre de Bruis à Saint-Gilles, où le zèle des fidèles l'a jeté pour le brûler dans les flammes allumées par lui pour brûler la croix du Seigneur, après que cet homme clairement impie soit passé du feu transitoire au feu éternel, l'héritier de son mal, Henri – j'ignore avec qui d'autre –, a non pas corrigé, mais changé sa doctrine diabolique et il a publié non pas seulement cinq *capitula*, mais davantage, ainsi que je l'ai vu écrit il y a quelque temps dans un fascicule (*thomus*) qu'on disait être recueilli de sa bouche. Contre ceci, l'esprit est enflammé et poussé à réagir et à répondre aux paroles démoniaques par des discours divins. Mais parce que je n'ai pas encore pleinement l'assurance qu'Henri pense ou prêche ainsi, je diffère la réponse jusqu'au moment où j'aurai la certitude indubitable des choses dites. <sup>73</sup> »

72. J. FEARNs, *CCCM* 10, *Epistola*, paragr. 1, 13-17 : *Migravit tamen, sicut audivi, ad loca satis vobis contigua et a Septimania vestra vobis persequentibus expulsa in provincia Novempopulana, que vulgo Gasconia vocatur, et in partibus ei adiacentibus sibi foveas preparavit. La province de Novempopulanie apparaît au m<sup>e</sup> siècle. Elle est issue de la province d'Aquitaine Troisième.*

73. *Ibid.*, paragr. 10, 1-13 : *Sed post rogam Petri de Bruis, quo apud sanctum Egidium zelus fidelium flammis dominice crucis ab eo succensus eum concremando ultus est, postquam plane impius ille de igne ad ignem, de transeunte ad eternum transitum fecit, heres nequitie eius Henricus cum nescio quibus aliis doctrinam diabolicam non quidem emendavit, sed immutavit, et sicut nuper in thomo, qui ab ore eius exceptus dicebatur, scriptum vidi, non quinque tantum, sed plura capitula edidit. Contra que animus accenditur rursus agere, et verbis demonicis divinis sermonibus obviare. Sed quia eum sentire vel predicare nondum michi plene fides facta est, differo responsionem, quousque et horum que dicuntur indubiam habeam certitudinem.*

L'affirmation que les nouveaux hérétiques brûlent les croix est en tête du troisième chapitre hérétique que Pierre le Vénérable vient de résumer et fait la matière de son propre troisième chapitre : « Contre ceux qui disent qu'il ne faut ni adorer ni vénérer la croix du Seigneur mais plutôt la briser et la brûler ». S'il est vrai que Pierre de Bruis a été brûlé à Saint-Gilles par des « fidèles » – il faut entendre les fidèles de l'abbaye –, notons que Pierre le Vénérable était assez bien placé pour être au courant dans la mesure où les liens de Cluny avec l'abbaye de Saint-Gilles étaient étroits <sup>74</sup>. Pour nous ici, l'important n'est pas le bûcher, en quelque sorte un fait divers, mais ce qui est présenté comme sa conséquence : Henri est l'héritier de Pierre de Bruis. Mais cette affirmation est immédiatement relativisée : l'abbé a vu un petit écrit dont on disait qu'il venait d'Henri, qui ne correspond pas à ce qu'il croyait savoir : les « chapitres » sont non pas corrigés mais changés et sont plus nombreux. Il est très probable que ce texte corresponde à l'écrit que Guillaume Monachi a sous les yeux quand il écrit son *Contra Henricum* <sup>75</sup>. Ce qu'il laisse entendre de la doctrine d'Henri concorde bien avec l'information que livre Pierre le Vénérable : non seulement le traité auquel répond Guillaume compte un chapitre de plus, mais quatre chapitres ne se trouvent pas dans le *Contra Petrobrusianos* et les seuls deux chapitres qui s'y trouvent (celui sur le baptême des enfants et celui sur les bienfaits des vivants pour les morts) sont fortement différents <sup>76</sup>. Sur le baptême des enfants, leurs points de vue sont opposés – pour Henri, les enfants morts avant d'avoir été baptisés sont sauvés, pour Pierre de Bruis, le baptême des enfants est sans valeur et n'empêche pas leur damnation. Il est bien possible qu'une copie de l'écrit d'Henri soit passée sous les yeux de Pierre le Vénérable.

Pierre le Vénérable continue en insistant sur ses doutes et il finit sur l'attente où il est d'une enquête en s'engageant à reprendre ou à corriger son texte s'il y a lieu et en demandant sur un ton impérieux que sa lettre soit toujours copiée avant le traité en guise de préface :

« S'il arrivait ensuite que je gagne cette certitude à travers la sagesse de votre prudente enquête (*inquisitionis vestre*), je donnerais l'œuvre que je pourrais, de sorte que le calice de la mort, que les plus misérables des hommes boivent avant leurs malheureux semblables, qui est déjà en partie vidé, soit entièrement vidé de la lie restante, à travers des réponses renouvelées. En attendant, s'il plaît [à Dieu], la lettre à l'usage des lecteurs aura été publiée et aura dû être apportée par vous à ceux à qui elle est nécessaire, en temps et lieu qui leur conviendront. Faites une note pour que

74. Voir en dernier Florian MAZEL, « Lieu sacré, aire de paix et seigneurie autour de l'abbaye de Saint-Gilles (fin ix<sup>e</sup>-début xiii<sup>e</sup> siècle) », dans *Lieux sacrés et espace ecclésial (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) = Cahiers de Fanjeaux*, t. 46, 2011, p. 229-276. L'abbaye de Saint-Gilles, donnée par la comtesse Almodis et son fils Raymond de Toulouse, donation confirmée par le pape Grégoire VII en 1076, est émancipée de l'autorité de Cluny par Innocent II en 1132. Son pèlerinage attire des foules considérables, l'abbaye développe sa seigneurie dans la ville, recrute des vassaux parmi les laïques – « les fidèles » –, tels ceux qui ont fait périr Pierre de Bruis.

75. É. GRIFFE, *Les débuts de l'aventure cathare*, op. cit., p. 27-28, a soigneusement analysé ce passage en tenant compte des redactions de G. Constable et a fait remarquer qu'il est possible aujourd'hui de se faire une idée exacte des propositions que Pierre le Vénérable avait pu lire grâce au *Contra Henricum*. Mais malheureusement il se réfère au texte improprement édité sous ce titre par R. Manselli et fonde la suite de son analyse sur les douze chapitres de l'hérétique fictif mis en scène par l'auteur anonyme (voir *supra*).

76. Voir Annexe 3 : Titres des chapitres du *Contra Petrobrusianos*.



l'œuvre puisse, comme je l'ai dit, ou bien être corrigée par quelques-uns des hérétiques contre lesquels elle a été écrite, ou bien être rendue aux catholiques pour lesquels elle a été écrite, mieux garantie en ses réponses. Mais à qui il plairait de transcrire l'œuvre, qu'il n'oublie pas en plus de placer avant celle-ci cette plus petite lettre en lieu de préface, parce qu'on y indique brièvement et la cause et la matière de tout ce grand travail. <sup>77</sup> »

Ici se termine la lettre-préface. La fin est écrite sur un ton nouveau dans une langue à peu près dépourvue de fioritures, en des termes qui paraissent justes et précis. C'est bien une enquête sur Henri que demande Pierre le Vénérable aux destinataires et il prévoit même de reprendre son œuvre en conséquence. De l'enquête demandée et d'une quelconque réponse, il n'y a aucune trace. Et si par hasard il a de nouveau mentionné Henri dans sa correspondance, celle-ci n'a pas mérité d'être copiée dans la deuxième collection de ses lettres composée par son secrétaire une dizaine d'années plus tard vers 1150, toujours sous son contrôle. Bien plus, Pierre le Vénérable ne semble pas avoir été totalement satisfait de ce qu'il avait écrit, ni empressé de le diffuser. Au bout d'une très longue lettre à Bernard de Clairvaux, écrite à la fin du printemps ou au début de l'été 1144 d'après G. Constable, il regrette de ne pouvoir lui envoyer la lettre « qu'il avait écrite contre certains articles (*capitula*) des hérétiques provençaux quatre ou cinq ans plus tôt, qu'il n'a plus sous la main, qu'il avait récemment fait emporter en Auvergne, et qui est dans un autre volume contre ces mêmes hérétiques qu'il avait envoyé en Provence un an avant ». Il lui écrit qu'il l'enverra « après l'avoir réécrit à partir d'un autre exemplaire » <sup>78</sup>. On sait qu'il va faire encore quelques corrections repérables grâce à l'apparat critique de l'édition par J. Fearn. Aucune ne concerne Henri.

### *Remarques et questions sur l'association d'Henri à Pierre de Bruis*

1. Dans la première collection des lettres de Pierre le Vénérable, la lettre-préface porte un titre qui se ressent de la promotion d'Henri devenu l'héritier de Pierre de Bruis. Elle s'intitule « Prologue ou Lettre aux évêques provençaux contre les Henriciens ou Pétrobrusiens maîtres des nouvelles impiétés » <sup>79</sup>. Ce titre spécifique, que les éditions modernes vont retrouver,

77. J. FEARN, *CCCM* 10, *Epistola*, paragr. 10, 13-26 : *Quod si forte inde per caute inquisitionis uestre sapientiam certificari mererer, darem quam possem operam, ut mortis calix, quem miserrimi hominum consimilibus miseris propinant, qui iam ex aliqua parte exhaustus est, per innouatas responsiones omnino residuis fecibus exhauriretur. Interim si placet, epistolam ad utilitatem legentium editam, et per uos hiis quibus necesse fuerit tradendam, sicut tempus et locus se optulerit, notam facite, ut, sicut dixi, aut aliquos hereticorum, contra quos scripta est, corrigere, aut catholicos, pro quibus scripta est in hiis et similibus cautiores reddere ualeat. Si cui uero eam transcribere placuerit, hanc etiam minorem epistolam loco prefationis antepone non omittat, quia in hac totius illius magni operis et causa et materia breuiter indicatur.*

78. *The Letters of PETER THE VENERABLE*, op. cit., vol. I, p. 299, *Epistola* 111, et vol. II, p. 172 : *Si ad manum hanc vestro tractatu vel epistola suppleretis.*

79. *Prologus sive Epistola eiusdem ad provinciales episcopos contra henricianos sive petrobrusianos novarum impietatum magistros*, d'après D (voir *supra* n. 59). Ce titre se retrouve dans un manuscrit du début du <sup>e</sup> xv siècle qui ne comprend que la lettre-préface (voir *supra* n. 61)

est la conséquence logique de la disparition de Pierre de Bruis. C'est ainsi que s'introduit immédiatement dans la littérature savante le nom d'Henriciens, fabriqué selon la manière antique de donner aux hérétiques un nom tiré de celui de leur hérésiarque, tout comme le nom de Pétrobrusiens, deux noms qui n'apparaissent pas autrement dans la littérature du temps, mais se répandent à partir du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui encore, beaucoup d'historiens sont tentés de parler d'Henriciens. Mais je retiens que le nom a disparu du titre de la préface dans le manuscrit dérivant de la seconde collection <sup>80</sup>. Et l'intitulé du traité lui-même se limite toujours aux Pétrobrusiens.

2. Sachant que c'est sur les terres du comte de Toulouse que Bernard de Clairvaux ira chercher Henri en 1145, et ceci en passant par l'Aquitaine, il est *a priori* tentant d'accorder une valeur objective aux références géographiques de Pierre le Vénérable. Mais l'espace géographique où Pierre le Vénérable fait circuler Pierre de Bruis et Henri pose problème et en déduire l'espace parcouru par Henri serait une imprudence, de même en conclure que l'hérésie en général se répand partout : ses références sont livresques, la Septimanie est bien mal traitée, l'adjectif « maritime » est accolé n'importe comment. La vision de Pierre le Vénérable paraît figée. Entre les deux lettres, les différences sont peu sensibles : si la lettre-préface élargit encore vers l'ouest le champ de la propagande hérétique et ne mentionne pas Toulouse, elle reste aussi vague. On pressent une vision générale négative des régions méridionales occidentales, ou pour mieux dire des terres occitanes dans leur ensemble, qui pourrait être mise en relation avec l'effet dévastateur du soutien qu'Anaclet y avait rencontré, mais aussi, pourquoi pas, avec la méfiance très enracinée vis-à-vis des Aquitains qu'on peut faire remonter au choc qu'ils avaient provoqué à la cour de Charlemagne. Qu'on me permette cette hypothèse !

3. Quand Pierre le Vénérable écrit la lettre introductive, il dit que les pratiques hérétiques sont nées une vingtaine d'années auparavant dans la région alpine, entraînées par Pierre de Bruis, et sont d'abord restées cachées. Il le répète plus clairement dans la lettre-préface. Il est d'usage d'établir un rapport entre le début de la prédication de Pierre de Bruis et le canon 3 du concile tenu à Toulouse le 8 juillet 1119, réunissant des archevêques, des évêques et des abbés des régions méridionales, Espagne comprise, canon qui repousse de l'Église les hérétiques et leurs défenseurs : sont condamnés en tant qu'hérétiques « ceux qui simulent l'aspect de la religion, mais condamnent le sacrement du corps et du sang du Seigneur, le baptême des enfants, le sacerdoce, les autres ordres ecclésiastiques et les liens des noces légitimes » <sup>81</sup>. Ce concile est le premier réuni par Calixte II, l'archevêque de

et il est reproduit dans la première édition isolée du *Contra Petrobrusianos* (éd. J. HOFFMEISTER, Ingolstadt, 1546).

80. *Contra Petrobrusianos hereticos Epistola domini Petri abbatis Cluniacensis Arelatensem et Ebredunensem archiepiscopos et ad Vapincem episcopum*, d'après B (voir *supra* n. 60) – manque l'évêque de Die, présent dans l'adresse.

81. Voir Gian Domenico MANSI et Philippe LABBÉ, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, vol. XXI, Venise, 1776, col. 226-227, décrets transcrits d'après le manuscrit romain de CENCIUS CAMERARIUS (voir Thérèse MONTECCHI PALAZZI, « Cencius camerarius et la formation du *Liber censuum* de 1192 », *Mélanges de l'École française de Rome*, 1984, t. 96/1, p. 49-93).

Vienne élu pape en février 1119 à Cluny même, en pleine crise entre la papauté et l'Empire. Avant de se rendre à Rome, le pape entame alors un voyage qui va durer tout l'été et le mener à Périgueux, Bordeaux, Angoulême, jusqu'à Paris. Il s'agit d'une reprise en main destinée à améliorer les chances d'une réconciliation avec l'empereur, où Calixte manifeste son sens de l'ordre et de la hiérarchie. Je m'appuie sur l'analyse de Giovanni Miccoli pour qui le canon 3 vise très probablement les prédicateurs itinérants qui prêchent un retour à l'Évangile dans l'élan finissant de la réforme grégorienne, en rupture de la discipline, sans respecter la règle de stabilité monastique, contre lesquels Calixte II a manifesté sa méfiance, voire même son hostilité<sup>82</sup>. Ainsi, fait remarquer G. Miccoli, Calixte II a-t-il exigé et obtenu de Norbert de Xanten<sup>83</sup> qu'il abandonne sa prédication ; ainsi faut-il interpréter le canon 10 du même concile qui excommunie le moine ou le chanoine ou n'importe quel clerc qui annulerait sa foi première, reviendrait en arrière, ou ferait pousser sa chevelure et sa barbe comme un laïc (*aut tamquam laicus comam barbamque nutrierit*). G. Miccoli voit dans ce canon « une allusion non à un phénomène folklorique, mais à une tendance à l'œuvre parmi les prédicateurs itinérants de la France centro-méridionale auxquelles un Yves de Chartres et un Marborde de Rennes ont déjà fait de dures objections ». Et il conclut que Pierre de Bruis était à ses débuts un prédicateur de ce type. Certes, les condamnations de la messe et du baptême des enfants font deux chapitres du *Contra Petrobrusianos*. Cependant, il n'est pas dit que Pierre de Bruis était déjà alors dans la ligne de mire. Le canon 3 a disparu des décrets promulgués à Reims quelques mois plus tard et il n'est pas repris au premier concile du Latran en 1123. Mais on peut supposer que Pierre le Vénérable en connaissait l'existence et en avait induit que la prédication de Pierre de Bruis avait commencé à cette époque. Le canon 3 du concile de Toulouse est repris à l'identique au deuxième concile du Latran en avril 1139 (canon 23), bien à propos. Mais je retiens que c'est comme cible potentielle d'une prédication hérétique partie de la zone alpine que Pierre le Vénérable évoque Toulouse.

4. Dans la lettre-préface, à la différence de la lettre introductive, Pierre le Vénérable n'associe pas Henri à Pierre de Bruis avant l'annonce du bûcher de Saint-Gilles et le présente alors, en quelque sorte, comme son pseudo-héritier. S'il tire ses informations sur Pierre de Bruis de son passage dans la région, vraisemblablement à son retour du concile de Pise comme le propose D. Iogna Prat, la sécheresse de l'association avec Henri, mentionnée sans le moindre commentaire dans la lettre d'introduction, ne laisse pas de surprendre. Il me semble qu'en réalité il sait peu de choses sur Henri, quoiqu'il revienne de Pise où celui-ci a été très probablement conduit. L'affaire d'Henri a-t-elle été traitée en marge d'une assemblée plus préoccupée des hommes de pouvoir – évêques à déposer, princes à excommunier comme le comte de Toulouse ou Roger II de Sicile ? Ou bien lui-même s'est-il tenu à l'écart de cette assemblée, car on sait qu'il est tombé malade à Pise et a quitté

82. Giovanni MICCOLI, « Callisto II papa », *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. xvi, dir. Alberto Maria GHISALBERTI, Rome, 1973, p. 761-768.

83. NORBERT DE XANTEN, prédicateur itinérant, fondateur des prémontrés, élu évêque de Magdebourg.

la ville le plus vite possible <sup>84</sup> ? Ses doutes nouveaux sur Henri l'ont peut-être conduit à effacer de sa préface son association à Pierre de Bruis du vivant de celui-ci.

5. Pierre de Bruis lui-même est un inconnu que l'abbé semble avoir sorti de l'ombre. Hors de son traité, il existe à notre connaissance une et une seule mention de Pierre de Bruis, et Henri ne lui est pas associé. Elle se trouve chez Abélard, qui prend Pierre de Bruis comme l'un des deux exemples des hérétiques du temps présent dans la *Theologia Scholarum* : parmi beaucoup d'autres, il choisit un laïc, dit-il, et un prêtre provençal du nom de Pierre, qui « affaiblirait presque tout l'établissement des divins sacrements et de la doctrine ecclésiastique, en sorte qu'il en forcerait beaucoup à être rebaptisés et qu'il estimerait qu'il faudrait totalement enlever l'insigne vénérable de la croix du Seigneur, et ajouterait aussi que le sacrement de l'autel [c'est-à-dire la messe] ne devrait plus être célébré d'aucune manière. » Un résumé extrêmement laconique qui ne trahit pas le propos de Pierre le Vénérable dont Abélard tient certainement ses informations <sup>85</sup> ! Encore une fois, je le souligne, l'association à Henri n'est pas faite.

6. Apparemment les faits importaient moins que la réflexion fondatrice pour la construction de « l'Église clunisienne » à laquelle travaillait Pierre le Vénérable, peut-être la principale raison d'être de son traité. Il n'a pas corrigé le passage où est mentionnée l'association d'Henri à Pierre de Bruis au début du chapitre sur le baptême, toujours recopiée. Mis à part l'adresse au début de la lettre-préface et, à la fin, la grande nouvelle de la mort de Pierre de Bruis et ses suites, la nouvelle lettre ne diffère guère sur le fond de la précédente.

\*

Il est certain que Pierre le Vénérable ne savait rien du passé d'Henri quand il se décida à diffuser son traité. Il est raisonnable de penser qu'il n'avait pas encore reçu le *Contra Henricum* et si jamais il le reçut plus tard, il ne lui donna pas de suite. Lui qui demandait une enquête avec beaucoup d'insistance, lui dont les lettres ont continué à être collationnées avec constance par Pierre de Poitiers qui renouvelle la collection de ses lettres vers 1150, il n'a pas laissé d'autres mots sur Henri que ceux étudiés ici. Que Pierre le Vénérable n'en ait pas cru ses yeux quand il vit « le fascicule qu'on disait être recueilli de sa bouche » peut bien se comprendre si on compare les propositions de Pierre de Bruis à celles d'Henri transmises par le *Contra Henricum*. Rien n'empêche de croire que ce fascicule était proche du texte auquel répondait Guillaume Monachi.

84. Voir *The Letters of PETER THE VENERABLE*, op. cit., vol. II, p. 247 et sqq. : à Pise du 30 mai au 6 juin, il revient courant juin, désormais convaincu que le climat de l'Italie ne lui convient pas pendant les chaleurs.

85. PETRI ABÆLARDI *Opera theologica. III*, éd. Eloi Marie BUYTAERT et C. J. MEWS, dans CCCM 13, Turnhout, 1987, *Theologia scholarum II*, p. 439 (paragr. 62, lignes 985-994). La *Theologia scholarum* est une œuvre en continuelle évolution dont chaque manuscrit donne une sorte d'instantané, les premières versions seraient de 1133-1137, le passage sur les hérétiques du temps présent pourrait dater des versions les plus tardives, en 1140-1141, revus après la condamnation d'Abélard à Sens (voir p. 285).

Mais il faut en tirer les conséquences. L'association d'Henri à Pierre de Bruis faite par Pierre le Vénérable, admise sans discussion par presque toute l'historiographie malgré les précautions prises par l'abbé lui-même, est trompeuse<sup>86</sup>. Elle est vraisemblable seulement après le concile de Pise, après qu'Henri soit sorti ou se soit enfui du monastère où il avait dû être conduit selon Geoffroy d'Auxerre. Pendant un temps bref, Henri a peut-être, seulement peut-être, mis ses pas dans ceux de Pierre de Bruis. Que justement l'archevêque d'Arles, bien placé pour saisir le danger de ce prédicateur lettré franchissant le Rhône (mais dans quel sens ?), ait commencé à prendre en main par la voie de la controverse le problème d'Henri, qu'il désigne en premier lieu comme schismatique et en second lieu comme hérétique, donne une assise réaliste à la démarche de Pierre le Vénérable. Mais la prudence avec laquelle il parle d'Henri à la fin de sa seconde lettre montre qu'il ne le confond plus avec Pierre de Bruis. Que vaut son alerte à l'hérésie lancée pour l'ensemble des pays méridionaux de ce côté des Alpes jusqu'à la Gascogne, ou pour mieux dire l'ensemble des terres occitanes ? Parce que Bernard de Clairvaux s'est dirigé vers ces pays cinq ans plus tard, en passant d'ailleurs par l'Aquitaine, cette alerte a paru fondée. Elle nous apparaît fragile.

### 3. Les *Annales* du Mans et l'hérétique Henri

#### Récit de son passage au Mans et écho de la rumeur après le concile de Pise

Ni Guillaume Monachi ni Pierre le Vénérable ne semblent soupçonner dans le passé d'Henri des épisodes du type de celui que rapporte le chanoine du Mans. Au contraire, quand Bernard de Clairvaux prend la plume cinq ans plus tard environ, il en a connaissance. Pour lui, Henri a dû être chassé de « la France entière » avant d'étendre sa prédication sur les terres dominées par le comte de Toulouse et il a semé le trouble dans quatre cités, Lausanne, Le Mans, Poitiers, Bordeaux. Seule la ville du Mans a gardé la trace de son passage. Avant d'en venir au dossier cistercien, il faut faire le détour par Le Mans. Le hasard fait qu'ici, la tradition des *Annales* épiscopales est forte, qu'elles sont soigneusement tenues depuis le très haut Moyen Âge, qu'elles ont été conservées avec les actes épiscopaux et qu'on y trouve un récit très détaillé, mais non daté, de l'arrivée d'Henri au Mans, que j'ai évoqué au début de cet article. Le hasard fait aussi que l'évêque est un lettré de haut vol, Hildebert de Lavardin, évêque du Mans de 1096 à 1126, élu archevêque de Tours en 1126, mort en 1133, dont la collection des *Lettres* est réputée<sup>87</sup>. Or,

86. É. GRIFFE fait exception, mais outre qu'il s'appuie sur l'identification doublement erronée du *Contra Henricum* à la polémique du manuscrit de Paris (quant à l'auteur, quant à l'hérétique visé), il combine le témoignage de Pierre le Vénérable à celui du chanoine du Mans et à celui de Geoffroy d'Auxerre sans tenir compte de leur contexte et fait de l'histoire d'Henri le début de « l'aventure cathare »... Certes oui, si l'on considère « l'aventure historiographique » !

87. PL 171, 242, lettre 24 : *Huic et habitu religionem et verbis litteraturam simulanti, tandiu praescripti fratres adhaeserunt*. Voir Gilbert OUY et Jean-Yves TILLIETTE, « Hildebert de Lavardin (1056-1133) », *Dictionnaire des Lettres françaises. Le Moyen Âge*, dir. Geneviève HASENOHR et al., Paris, 1992. Hildebert a laissé une œuvre importante de sermons, traités, poésies et lettres. Ses lettres, au nombre de 107, sont « écrites dans un style qui faisait l'admiration de Pétrarque lui-même. » Le beau style et l'usage abondant des métaphores laissent sur sa faim l'historien friand de « faits ».

l'une évoque Henri : il s'agit d'une lettre de recommandation envoyée alors qu'il est évêque du Mans, adressée à tous les archevêques et évêques pour deux jeunes clercs repentis qui avaient suivi « un certain faux prophète », « Henri, grand laquais du diable, célèbre écuyer de l'Antechrist », « qui lui restèrent attachés tant qu'il simula la religion dans sa manière de se présenter et le savoir du lettré dans son verbe. » Ne soyons pas dupe de la belle langue d'Hildebert. Les Annales épiscopales du Mans montrent qu'Henri l'a d'abord suffisamment séduit pour qu'il lui confie, selon le chroniqueur, la prédication de carême quand lui-même partait à Rome.

### *Le récit du passage d'Henri au Mans*

Le récit des Annales du Mans est fameux, souvent cité<sup>88</sup>. Anecdotique, fourmillant de détails pittoresques, d'une longueur inhabituelle (plus de sept pages dans l'édition de 1901), il illustre à la perfection la peur haineuse que pouvaient susciter les excès des « fanatiques » de la Réforme grégorienne en guerre contre les prélats corrompus par l'argent (simoniaques) et par le sexe (nicolaïtes), en s'appliquant à montrer combien Henri avait le goût de l'argent et des femmes. Henri est arrivé au Mans précédé de sa réputation, acclamé par une foule enthousiaste. L'auteur le décrit, pauvrement vêtu, se disant ermite, mais un pseudo-ermite, séduisant les foules, les femmes et les jeunes gens. Affichant hypocritement sa pauvreté, Henri mendie sa nourriture et ose coucher avec la femme de son hôte ; il dénonce ceux qui possèdent des bénéfices, il réunit des assemblées de clercs jeunes et pauvres et pousse le peuple à saisir les biens des chanoines – ceux-ci viennent à une assemblée faire lecture de leurs griefs et ne doivent la vie qu'à la protection du comte et des grands –, intéressé par l'argent, il se constitue un trésor ; séducteur, il pousse les jeunes gens à épouser les filles de mauvaise vie sans dot, qui doivent abandonner leurs habits et couper leur chevelure, et il admire les plus belles. À son retour, l'évêque Hildebert trouve une ville en ébullition qui le reçoit très mal ; un grave incendie ravage la ville, Hildebert a enfin une entrevue avec Henri, qu'il interroge et qu'il confond – Henri se dit diacre, mais il ne sait pas répondre sur l'office de Marie. Il est chassé du diocèse. Derrière la méchante caricature du chanoine anonyme du Mans, on a su reconnaître, avec une certaine tendresse chez des historiens comme Grundmann et même Manselli, le prédicateur itinérant, adepte de la pauvreté volontaire à l'imitation des apôtres, à vocation érémitique et en même temps entraîneur de foules, caractéristique du début du XII<sup>e</sup> siècle. Ce récit appelle deux remarques.

1. La date de l'arrivée d'Henri au Mans qui coïncide avec un départ d'Hildebert pour Rome diffère selon les historiens. Le voyage pourrait avoir eu lieu courant 1100 ou début 1101 après la mort de Guillaume le Roux, en 1116, ou en 1117 à la fin du pontificat de Pascal II, selon qu'on fait

88. *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, éd. G. BUSSON et A. LEDRU, Le Mans, 1901 (Archives historiques du Maine, 2) : voir en ce qui concerne Henri p. 407-414 et 437-438. La chronique émerge vers 1640 grâce à André Du CHESNE qui la copie. Elle est éditée pour la première fois par Jean MABILLON dans *Vetera analecta sive Collectio veterum aliquot operum et opusculorum omnis generis carminum, epistolarum, diplomatum, epitaphiorum*, Paris, 1683 ; en ce qui concerne Henri, voir p. 315 à 317 et p. 323.

l'hypothèse d'un seul ou de plusieurs voyages d'Hildebert à Rome. La date encore le plus souvent avancée est celle de 1116 retenue par R. Manselli. Mais, comme l'écrivait Élisabeth Magnou dans un article lumineux, la date la plus précoce de 1100 est tout aussi plausible et a l'avantage de mieux identifier Henri au monde grégorien dont il a certainement fait partie à ses débuts <sup>89</sup>. Un écart de quarante ans entre son apparition et sa disparition n'a rien d'in vraisemblable – à peu près le même écart de temps sépare l'entrée du jeune Bernard à Cîteaux en 1112 à l'âge de 25 ans et sa mort en 1153.

2. Ce récit est tardif. Étrangement, l'analyse critique du gros volume complexe qui réunit les Actes des évêques du Mans et prend la forme d'Annales sur une période qui commence aux Carolingiens et va jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, faite par Robert Latouche quand il était Conservateur des archives du Maine, n'a pas été utilisée par ceux qui se sont intéressés à l'histoire d'Henri, à part É. Magnou <sup>90</sup>. Les *Acta* ou *Gesta Hildeberti* sont l'œuvre de deux chanoines de la cathédrale du Mans. Celui qui compose le récit concernant le passage d'Henri, reconnaissable à son style passionné et emphatique, est à l'œuvre au plus tôt en 1133, au plus tard en 1153. Il est aussi l'auteur d'une grande partie de la notice suivante consacrée au successeur d'Hildebert, Gui, évêque du Mans de 1126 à sa mort en 1136. Contrairement à ce que croyait R. Manselli, le récit du passage d'Henri au Mans n'est pas pris sur le vif.

Il est vraisemblable que le chanoine a commencé à écrire dans le contexte du schisme d'Anaclet qui l'affecte considérablement pour des raisons évidentes. Le Mans est dans la province de Tours où siège Hildebert depuis 1126, remplacé au Mans par Gui. On sait, par une correspondance entre lui et Bernard de Clairvaux, qu'Hildebert hésita à se ranger dans le camp d'Innocent II <sup>91</sup>. Il meurt en 1133 sans avoir choisi son camp et les chanoines se divisent. Un partisan d'Anaclet est d'abord choisi, qui part chercher son *pallium*. Pendant ce temps, des chanoines se réunissent au Mans pour procéder à une nouvelle élection et choisir un partisan d'Innocent II. Pour notre chanoine, c'est le désordre, le chaos à Tours. Il en parle longuement. John S. Ott a attiré l'attention sur ses parti-pris guidés par sa haine du désordre ; je retiens ici sa remarque sur l'intérêt du chanoine pour le schisme et le concile de Pise qui sont les seuls sujets qui l'entraînent à exposer des faits se déroulant hors du diocèse du Mans et du comté du Maine <sup>92</sup>. Le chanoine tiendrait ses informations sur le concile de Pise de l'archevêque de Rouen, Hugues d'Amiens, qui était présent et joua même un rôle particulièrement actif auprès d'Innocent II. Son récit des événements liés au schisme dans la

89. Élisabeth MAGNOU, « Note critique sur les sources de l'histoire de Henri l'hérétique jusqu'à son départ du Mans », *Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1610) du Comité des travaux historiques et scientifiques. Année 1962*, Paris, 1965, p. 539-547.

90. Robert LATOUCHE, « Essai de critique sur la continuation des *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium* (857-1255) », *Le Moyen Âge*, 2<sup>e</sup> série, t. 11, 1907, p. 3-53.

91. BERNARD DE CLAIRVAUX, *SBO* VIII, Lettre 124 (sur le *Corpus epistolarum* dans les *Sancti Bernardi Opera*, voir *infra* n. 95). Sur les relations de Bernard avec Hildebert, voir Adriaan H. BREDERO, *Bernard de Clairvaux (1091-1153). Culte et histoire*, Turnhout, 1998, p. 273-274.

92. John S. OTT, « Authority, Heresy, and Popular Devotion. Le Mans (1116) Reconsidered », dans *Varieties of Devotion in the Middle Ages and Renaissance*, dir. Susan C. KARANT-NUNN, Turnhout, 2003 (*Arizona Studies in the Middle Ages and the Renaissance*, 7), voir p. 113.

province de Tours, assez circonstancié et bien entendu extrêmement partial, mériterait d'être plus utilisé. Combien d'autres provinces, faute de narrateur, n'ont pas laissé de traces de la perplexité où le schisme plongea leur clergé et des tensions qui s'ensuivirent ?

*Dans le contexte du schisme d'Anaclet, retour du narrateur sur Henri*

Après le récit de l'élection du successeur d'Hildebert, le chanoine évoque le concile de Pise et revient dans ce contexte à Henri, qui a recommencé à sévir, dit-il, et qui a été arrêté et conduit au concile de Pise où il a été condamné. Je cite intégralement son bref développement :

« En ce temps-là, le pseudo-ermite dont nous avons parlé plus haut commença de nouveau à répandre le poison de son hérésie dans des régions éloignées et à corrompre l'Église de Dieu à l'encre noire de son iniquité. Ajustant son oreille seulement au sens historique et littéral des Prophètes, il enseignait une doctrine pervertie que le fidèle chrétien ne doit ni entendre ni reprendre. Mais par la miséricorde divine qui toujours « répond à l'oraison des humbles et ne méprisa pas leur prière », cet Henri a été fait captif par l'archevêque d'A[rratensi] et présenté au seigneur pape Innocent à l'authentique concile de Pise ; là, il a été une deuxième fois confondu, déclaré coupable d'être hérétique de manière générale et pour finir mis en prison (*ibique iterum convictus, et generaliter hereticus appellatus, ad postremum carcere mancipatur*). Ensuite, après avoir reçu la permission (*permissio*) de partir vers une autre province, il a pris un nouveau chemin dans la faute, selon un nouveau mode, dans une secte nouvelle (*nova secta, novo cursu, novum iter assumpsit delinquendi*). Immédiatement, il y sema le trouble, en sorte que peu de chrétiens se présentaient au seuil des églises ; au contraire, méprisant le ministère divin, ils reniaient les donations aux prêtres, les prémices, les dîmes, les visites aux malades et les marques de respect usuelles.<sup>93</sup> »

Quand le chanoine écrit cette note, combien d'années ont-elles passé depuis que le concile de Pise s'est tenu ? Plusieurs années certainement, puisqu'il parle à l'imparfait de ce qu'est devenu Henri après le concile de Pise. Moins de dix ans très probablement, car il ne dit pas un mot d'une quelconque intervention de Bernard de Clairvaux. Le fait que notre chanoine a besoin de dire que le concile est authentique pourrait être le signe qu'à l'heure où il écrit, le schisme n'est pas complètement résolu, autrement dit, qu'il écrivait cette note dans les premiers mois de l'année 1138.

Il est on ne peut plus vague sur les régions où Henri s'est remis à prêcher : avant d'être arrêté et conduit à Pise, « dans des régions éloignées », dit-il ; ensuite, « vers une autre province ». Ses connaissances géographiques sont peut-être des plus réduites. Il n'a pas su reproduire le nom de la cité d'où venait l'archevêque qui aurait conduit Henri à Pise : dans le manuscrit du Mans, peut-être original, on lit *Arratensi*, un nom inconnu que l'éditeur reproduit, mais que Mabillon avait interprété comme une lecture fautive de *Arelatensi* ; une interprétation discutable dans la mesure où l'archevêque d'Arles ne semble pas avoir été présent à Pise<sup>94</sup>. Reste qu'à la date où écrit notre chanoine, nous savons aujourd'hui que le nouvel archevêque d'Arles est fortement impliqué dans l'histoire d'Henri.

93. *Actus pontificum Cenomannis*, éd. cit., p. 437-438.

94. Aucune source du concile de Pise ne cite l'archevêque d'Arles, qui était alors Bernard Garini. Faut-il mettre cette absence sur le compte de leurs lacunes ?



Pour ce qui est d'Henri à Pise, le chanoine est précis et cohérent. Fait captif par un certain archevêque, Henri a été « confondu une deuxième fois et déclaré coupable d'être hérétique de manière générale », sous-entendu après avoir été une première fois confondu lors de son arrestation sur la base d'une accusation précise – du moins, je le comprends ainsi –, il a été ensuite mis en prison (enchaîné ?) puis relâché. Le chanoine nous donne probablement ici le condensé de ce que l'archevêque de Rouen ou un membre de son entourage lui aura dit, des informations que recoupent le prologue du *Contra Henricum* et ce que Geoffroy d'Auxerre écrit plus tard. Il ne fait guère de doute qu'Henri a été conduit et condamné au concile de Pise.

Le plus intéressant est ce que dit le chanoine de l'hérésie d'Henri, sans rapport avec ce qu'il a raconté dans le récit de son passage au Mans, nous le constatons. Ramenant Henri sur la scène, il se fait très probablement l'écho de son informateur sur le concile : Henri corrompt l'Église « à l'encre noire de son iniquité », écrit-il. Comment mieux exprimer à la fois sa réputation de lettré, capable d'être l'auteur d'écrits, et le mépris qui l'entoure ! Le chanoine est précis : Henri enseigne et commente les Prophètes, mais il ignore les règles du commentaire puisqu'il se borne au sens historique et littéral. Sachant, je l'ajoute, qu'au XII<sup>e</sup> siècle, en exégèse, la tradition veut que les livres des Prophètes soient par excellence ceux qui peuvent et doivent être lus et interprétés pour leur sens symbolique, il n'est pas indifférent que notre chanoine et son informateur aient lancé cette flèche. Laissons courir notre imagination : en admettant que le chanoine ait choisi ses mots avec soin, et c'est probable, gageons qu'Henri se plaisait à commenter ces livres en les prenant au pied de la lettre – on se doute de l'écho que pouvait directement avoir « la voix de celui qui crie dans le désert », le livre d'Isaïe, par exemple ! Tel était peut-être le genre de reproche qu'on faisait à Henri.

Mais que valent les mots du chanoine sur la suite du parcours d'Henri après le concile de Pise ? Il annonce qu'Henri a changé, comme le font entendre Guillaume Monachi et Pierre le Vénérable, dans ses mots à lui, avec emphase : « Il a pris un nouveau chemin dans la faute, selon un nouveau mode, dans une secte nouvelle ». Le caractère novateur de l'hérésie est un *topos* ; depuis l'Antiquité toute hérésie est par définition nouvelle et réciproquement toute nouveauté est hérétique. Mais certes, le chanoine est d'autant plus fondé à s'exprimer ainsi qu'il connaît le passé ancien d'Henri. Cependant, ses derniers mots nous déçoivent. Ce sont des clichés : Henri porte atteinte aux privilèges économiques et sociaux de l'Église, directement (donations, prémices, dîmes) ou indirectement (visites aux malades, marques de respect usuelles). Ce tableau que dresse le chanoine n'est pas sans évoquer celui que va faire l'abbé de Clairvaux au comte de Toulouse. Son tableau touche plutôt aux conditions matérielles, celui de l'abbé aux conditions religieuses. Dans les deux cas, quelle est la part du montage rhétorique ? La question se pose.

#### 4. La poursuite de l'hérétique Henri (1145) La lettre de l'abbé de Clairvaux au comte de Toulouse

La lettre adressée au comte de Toulouse par Bernard de Clairvaux, pour lui annoncer qu'il vient en personne poursuivre l'hérétique Henri sur ses terres, se trouve dans le registre constitué de son vivant qui rassemble plus de trois cents lettres venant de lui, revues par ses soins et grossièrement classées par ordre chronologique <sup>95</sup>. Suivre le point de vue de l'abbé au long de ses interventions est donc possible, sans oublier que dans un grand nombre de cas, ses lettres constituent l'unique source. C'est dans cette optique que j'ai repris l'analyse de la lettre au comte en me demandant dans quelle mesure elle fait écho à d'autres lettres.

##### *Prémises*

Les alertes contre Henri lancées vers 1140 par Pierre le Vénérable et Guillaume Monachi n'ont pas touché ou fait réagir l'abbé de Clairvaux dans l'immédiat. Il faut attendre cinq années environ pour qu'il s'inquiète d'Henri. Jusqu'en 1143 en effet, ses combats sont ailleurs. Venu en personne en Italie à trois reprises, en 1133, en 1135, en 1137-1138, il avait mis toutes ses forces dans le soutien d'Innocent II contre Anaclet <sup>96</sup>. Mais dès les lendemains immédiats du concile du Latran, l'agressivité d'Innocent II envers le cardinal Pierre de Pise, partisan d'Anaclet que l'abbé de Clairvaux a réussi à rallier en 1137, et sa maladresse insigne dans sa tentative de soumettre Roger de Sicile ont probablement affecté leur relation <sup>97</sup>. C'est en France que l'abbé continue son combat pour l'unité de l'Église et de la foi, où ce sont les maîtres à penser issus des écoles urbaines qui, dans l'immédiat, le préoccupent en priorité <sup>98</sup>. Il est à la tête d'une offensive contre la nouvelle théologie

95. Sur le *Corpus* des lettres de Bernard de Clairvaux, « registre » ou « collection homogène et en quelque sorte officielle qui a existé dans les dernières années de la vie de Bernard de Clairvaux », dont les manuscrits sont très nombreux, voir *Sancti Bernardi Opera* – abrégé *SBO* –, éd. J. LECLERCQ *et al.*, vol. VII, Rome, 1974, et vol. VIII, Rome, 1977 : Introduction, *Corpus epistolarum* (lettres 1-310), *Epistolae extra Corpus*, I. *Series antiqua* (lettres 311-495), et II. *Series nova* (lettres 496-548). Voir aussi *Opere di san Bernardo. Lettere*, vol. VI/2, éd. Ferruccio GASTALDELLI, Milan, 1986, qui a l'avantage de proposer une traduction en italien, mais avec un commentaire historique qui souffre ici d'être dépendant d'une historiographie aujourd'hui dépassée en ce qui concerne l'hérésie. Sur la datation des lettres, voir la chronologie commode des œuvres de Bernard de Clairvaux donnée par Guy LOBRICHON dans *Bernard de Clairvaux. Histoire, mentalités, spiritualité*, dir. Emmanuelle DEVÊCHE, Paris, 1992 (Sources chrétiennes, 380) – abrégé *Bernard de Clairvaux, SC 380* –, p. 38, qui reprend en général les dates données par F. Gastaldelli.

96. Voir Elphège VACANDARD, *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, 2 vol., Paris, 1910. L'abbé a joué certainement un rôle déterminant dans le succès d'Innocent II.

97. Voir son « fatal décret » comme l'écrit Vacandard qui se départit de son admiration sans borne pour Innocent II (vol. II, p. 58) et présente ainsi le dernier canon de Latran II qui rejette hors de l'Église tous les anciens partisans d'Anaclet dits schismatiques et hérétiques. Voir aussi son offensive armée contre le Normand de Sicile près du Mont-Cassin, sa défaite où il est fait prisonnier avec de nombreux cardinaux et en conséquence la reconnaissance de Roger II comme roi de Sicile (25 juillet 1139).

98. Sur l'hostilité bien connue de Bernard de Clairvaux envers le monde des écoles, voir la présentation générale de Jacques VERGER, dans *Bernard de Clairvaux, SC 380*, « Le cloître et les écoles », p. 459-473.

qui s'enseigne à Paris. Le maître parisien Pierre Abélard devient sa cible principale en 1140. Son combat atteint un sommet à la Pentecôte de l'année 1140 ou 1141, au moment de l'assemblée réunie à Sens par l'archevêque qui a dans sa juridiction l'école cathédrale de Paris<sup>99</sup>. L'assemblée a été manœuvrée la veille par l'abbé qui a obtenu que les dix-neuf *capitula* ou propositions que lui et son entourage considèrent comme émanant de l'*Introduction à la théologie* d'Abélard lui soient soumises sans possibilité de discussion<sup>100</sup>. Les propositions sont condamnées, Abélard quitte Sens sans prendre la parole et part faire appel à Rome, l'abbé multiplie les lettres au pape et à son entourage et obtient son approbation. À Sens, un étudiant des écoles parisiennes originaire d'Italie s'est tenu aux côtés d'Abélard sans faillir : l'abbé le remarque, donne son nom, Arnaud de Brescia, et l'associe à Abélard dans presque toutes ses lettres. Abélard est un nouvel Anaclest : « Nous avons échappé au rugissement de Pierre le lion occupant le siège de Simon Pierre ; mais nous nous heurtons à Pierre, dragon combattant la foi de Simon Pierre. Il persécute l'Église de Dieu comme un lion emporté et rugissant<sup>101</sup> », écrit Bernard de Clairvaux. Informant le pape de ce qui s'est passé à Sens et demandant son approbation, il écrit : « L'abeille qui était en France a sifflé l'abeille d'Italie [...] Les ténèbres remplacent la lumière dans les villes et les châteaux [...] Dieu a suscité la fureur des schismatiques en ton temps, pour que tu œuvres à les contenir [...] mais *il convient qu'il y ait des hérésies* et des schismes *afin que ceux qui sont approuvés soient reconnus comme tels*.<sup>102</sup> »

Après la mort d'Abélard à Cluny (21 avril 1142), il continue le combat contre le seul Arnaud de Brescia. Par Jean de Salisbury, qui écrit après l'aventure romaine d'Arnaud, mais qui l'a déjà connu à Paris, on apprend qu'Arnaud est retourné à Paris après l'assemblée de Sens et qu'il a commenté les Écritures aux clercs sur la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à ce que l'abbé obtienne que Louis VII le chasse du royaume<sup>103</sup>. Arnaud part vers la Germanie. L'abbé s'inquiète d'un possible bon accueil par les autorités, il écrit encore deux lettres, jugées assez importantes pour être copiées l'une après l'autre dans le *Corpus epistolarum* à la suite des lettres contre Abélard, d'abord à l'évêque de Constance et un peu plus tard au cardinal Gui, légat en

99. L'assemblée eut lieu à l'octave de la Pentecôte. Ceux qui optent pour l'année 1140, un 2 juin (ainsi Jürgen MIETHKE, dans *Bernard de Clairvaux*, SC 380, « L'engagement politique », voir p. 483) resserrent sur une assez courte période la campagne de l'abbé de Clairvaux contre Abélard et l'éloignent de fait – je le fais remarquer – de l'intervention toulousaine. Ceux qui optent pour l'année 1141, un 25 mai (Pietro ZERBI, *ibid.*, « Les différents doctrinaux », voir p. 433), l'éloignent du moment critique qui a suivi Latran II. Aujourd'hui, Raffaele FASSETTA renonce à trancher dans GEOFFROY D'AUXERRE, *Notes sur la vie et les miracles de saint Bernard. Fragmenta I* [précédé de] RAYNAUD DE FOIGNY, *Fragmenta II*, éd. et trad. R. FASSETTA, Paris, 2011 (Sources chrétiennes, 548) – abrégé R. FASSETTA, SC 548 –, voir p. 155, n. 5.

100. Parmi celles-ci, la proposition III du *Contra Henricum* (voir *supra* n. 44).

101. SBO VIII, Lettre 330 à l'évêque de Preneste, ancien moine de Clairvaux.

102. *Ibid.*, Lettre 189, p. 15, l. 25-26 : *Oportet autem, ait, haereses et schismata esse, ut qui probati sunt manifesti fiant* (1 Co, XI, 19). Noter que l'abbé de Clairvaux ajoute « schisme » à la célèbre citation de Paul.

103. Voir Arsenio FRUGONI, *Arnaldo da Brescia nelle fonte del duecento*, Rome, 1954 (trad. fr. Alain BOUREAU : *Arnaud de Brescia dans les sources du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1993, chap. 6, le portrait d'Arnaud d'après JEAN DE SALISBURY dans l'*Historia pontificalis*).

Bohème. Des épithètes terribles s'alignent, qu'il est inutile de traduire tant elles sont claires, *Inimicus crucis Christi, seminator discordiae, fabricator schismatum, turbator pacis, unitatis divisor* <sup>104</sup>.

La lettre adressée au comte de Toulouse place le combat de Bernard de Clairvaux contre Henri dans une ligne idéologique assez proche. Un intervalle de une à deux années la sépare de la lettre au légat en Bohème, qui s'explique assez bien par la conjoncture : Innocent II est mort le 13 septembre 1143, son successeur est mort moins de six mois après <sup>105</sup> et le nouvel élu meurt à peine un an plus tard alors que Rome est en pleine rébellion communale <sup>106</sup>. Il est immédiatement remplacé par Eugène III élu le 15 février 1145, qui avait été novice à Clairvaux <sup>107</sup>. Presqu'aussitôt, entre avril et mai 1145, une mission en direction du Midi est organisée avec à sa tête le cardinal-légat Albéric et Bernard de Clairvaux. Mais le but initial de la mission et la part de responsabilité des uns et des autres ne sont pas clairs. La décision de poursuivre Henri a-t-elle été prise au départ de la mission ou en cours de route ? La lettre de l'abbé au comte ne permet pas de conclure. La menace hérétique est-elle soudain devenue plus grave en Toulousain, l'hérésie est-elle devenue une priorité pour Bernard de Clairvaux ? La décision vient-elle de lui, du légat ou du pape ? Je vais montrer que ce n'est pas sûr. En tout cas, contrairement à ce qui s'est dit jusqu'à récemment, comme l'a montré Uwe Brunn, l'abbé n'a pas encore reçu la lettre d'Évervin, prévôt de Steinfeld près de Cologne, qui lui fait part du danger représenté par deux groupes différents d'hérétiques qu'il vient de découvrir, il n'a pas encore écrit ses sermons sur le Cantique des cantiques visant les hérétiques <sup>108</sup>.

### *La Lettre au comte de Toulouse*

La lettre au comte est le seul document où Bernard de Clairvaux s'exprime sur Henri <sup>109</sup>. Naturellement, la lettre n'est pas datée, comme toutes ses lettres. Les dates indiquées par les éditeurs, déduites du contexte, sont approximatives et parfois problématiques. Dans ce cas, la date généralement avancée est courant mai 1145, malgré un accord entre l'archevêque de Bordeaux et les chanoines daté du 2 juillet 1145, mentionnant la présence de

104. *SBO* VIII, Lettres 195 et 196, p. 49-52.

105. Gui de Città di Castello en Ombrie, élève d'Abélard dont il resta l'admirateur, qui prend le nom de Célestin II (26 septembre 1143-8 mars 1144).

106. Gérard Caccianemici de Bologne, qui prend le nom de Lucius II (12 mars 1144-15 février 1145).

107. Bernard Pagnanelli, converti à la vie monastique par la prédication de Bernard de Clairvaux à Milan après le concile de Pise, élu abbé de Tre Fontane à Rome en 1140.

108. Voir Uwe BRUNN, *Des contestataires aux « cathares »*. *Discours de réforme et propagande antihérétique dans les pays du Rhin et de la Meuse avant l'Inquisition*, Paris, 2006 (Collection des études augustinienne. Série Moyen Âge et Temps modernes, 41), p. 124-172, qui montre que l'information des Annales de Brauweiler sur les hérétiques qui auraient été brûlés à Bonn en 1143 est trop tardive pour prouver que cette date est la bonne et en déduire que l'abbé de Clairvaux était déjà alerté sur l'hérésie en Germanie. Les indices contenus dans ses lettres, ses sermons et l'histoire de ses miracles convergent vers une date postérieure à son voyage en Germanie pour prêcher la croisade (décembre-janvier 1147).

109. *SBO* VIII, Lettre 241, p. 125-127. La traduction est mienne. Les deux passages non traduits sont indiqués par des points de suspension.

l'abbé de Clairvaux. Mais celui-ci avait pu repartir bien avant que l'acte ne soit mis par écrit <sup>110</sup>. Il se pourrait que la lettre au comte n'ait pas été envoyée de Clairvaux, mais en cours de route, de Bordeaux peut-être.

La lettre s'inscrit dans une continuité qui s'enracine non pas dans le Midi, mais dans le Nord. L'abbé s'attaque à Henri comme il s'en était pris à Abélard et Arnaud de Brescia. Avec cette différence majeure qu'il les avait poursuivis par lettre pour faire pression sur des autorités ecclésiastiques plus ou moins acquises, tandis qu'il s'apprête à partir en personne, qu'il s'adresse à Alphonse-Jourdain, un grand prince excommunié au concile de Pise à cause de son soutien à Anaclet, à la tête d'une principauté aux contours brouillés, dans un contexte ecclésiastique tout autre où l'opposition à Innocent II avait été vigoureuse et où Clairvaux n'avait pas encore d'abbaye-fille bien reconnue. C'est le voyage à Toulouse qui va être l'occasion de l'affiliation de Grandselve à Clairvaux.

La lettre est écrite dans une rhétorique admirable d'un point de vue littéraire, mais épineuse pour qui est à la recherche de la vérité. Il est aisé de faire la part des effets rhétoriques dans les paroles de haine lancées contre un maître reconnu comme Abélard, qui a laissé une œuvre importante. Contre Henri, ces effets peuvent être un piège pour l'historien <sup>111</sup>. L'attaque contre Henri est dramatique. La lettre commence ainsi, sans autre préambule :

« Combien de maux avons-nous entendus et connus [Psaume LXXVII, 3], que l'hérétique Henri a faits aux églises de Dieu et fait tous les jours ? Le loup rapace parcourt les terres sous des peaux de brebis, mais nous le reconnaissons à ses fruits, selon l'indication du Seigneur : basiliques sans peuple, peuples sans prêtre, prêtres sans le respect qui leur est dû, et enfin chrétiens sans le Christ. Les églises ont la réputation d'être des synagogues, la sainteté du sanctuaire de Dieu est niée, les sacrements sont jugés non sacrés, les jours de fête sont privés des solennités. Les hommes meurent dans leurs péchés, partout les âmes sont emportées vers un tribunal terrifiant, horreur ! ils ne sont ni réconciliés par la pénitence, ni munis de la sainte communion. La vie du Christ est interdite aux petits enfants des chrétiens alors que la grâce du baptême leur est refusée et il ne leur est pas permis de s'approcher du salut, malgré le Sauveur criant pour eux : *Laissez les petits enfants venir à moi* [Matthieu, xix, 10, 14]. Donc Dieu, qui a sauvé les hommes et les bêtes de même qu'il a multiplié sa miséricorde, souffrirait cependant que tant de miséricorde ne parvienne pas aux seuls innocents ? Pourquoi, je demande, pourquoi refuse-t-il (*invidet*) aux petits enfants le petit enfant Sauveur qui leur est né ? Ce refus (*invidia*) est diabolique. *Par ce refus, la mort entra sur la terre* [Sagesse, II, 24]. Ou bien pense-t-il que les petits enfants n'ont pas besoin du Sauveur parce qu'ils sont petits ? S'il en est ainsi, c'est donc gratuitement que le Seigneur a été fait enfant, pour que j'oublie qu'il a été flagellé, frappé de crachats, fixé sur la croix, par quoi il est enfin mort. »

L'abbé de Clairvaux commence donc par une évocation véhémante de l'état de perdition des églises sur les terres du comte dans les termes les plus vagues. Certes, le rejet des églises et des sacrements peut rappeler le *Contra Petrobrusianos*, la disparition des pénitences et le manque de respect pour les

110. C'est l'avis de É. GRIFFE, *Les débuts de l'aventure cathare*, op. cit., p. 32.

111. Ainsi É. GRIFFE écrivait-il : « Il faut reconnaître que le bilan des dégâts causés par la prédication d'Henri, tel que le dresse saint Bernard sous forme oratoire, s'accorde fort bien de ce que nous savons de cette prédication... », *ibid.*, p. 31, n. 19.

prêtres peut faire penser au *Contra Henricum*, mais aussi à toute espèce de présentation de l'hérésie, dont le chanoine du Mans donne un bel exemple. Un seul point retient vraiment l'abbé : le rejet du baptême des enfants, une question qu'il a lui-même déjà travaillée <sup>112</sup>, une question alors encore vive comme on l'a vu plus haut. Ce qu'il en dit est dans le même esprit que le gros chapitre du *Contra Petrobrusianos* sur le sujet, mais sans rapport avec ce que l'on sait de la proposition d'Henri.

La lettre se poursuit sur l'activité de prédication d'Henri :

« *Celui-ci n'est pas un homme venant de Dieu* [Jean, ix, 16] qui a fait et dit des choses ainsi contraires. Ô douleur ! il est pourtant écouté par beaucoup et il a le peuple qui croit en lui. Ô peuple très malheureux ! À la voix d'un seul hérétique, toutes les voix des prophètes et des apôtres ont fait silence [...] Et maintenant, grâce à cette cause, malgré mon corps malade, j'ai pris le chemin vers ces régions où pâture une bête sauvage très puissante, *pendant qu'il n'y a personne qui résiste, et ni qui apporte le salut* [Psaumes, LXXIX, 14 ; VII, 3]. En vérité, enfui de partout en France pour une malignité semblable, il trouve ces seules régions ouvertes à lui, où, avec confiance, sous ta seigneurie, il se déchaîne à l'intérieur du troupeau du Christ en toute fureur. Qu'il ne s'accorde pas à ton honneur, juge toi-même, prince illustre. Pas de surprise toutefois si ce serpent froid t'a trompé, qui a vraiment le visage de la piété dont il a profondément renié la vertu. »

Henri est présenté comme un prédicateur qui a prêché partout en France et s'est fait rejeter. C'est déjà ce que l'abbé de Clairvaux avait dit d'Abélard et d'Arnaud de Brescia. Pour lui, Henri vient donc du nord. L'abbé ne fait aucune allusion à une association quelconque avec un autre hérétique. Certes Pierre de Bruis est mort.

Vient alors un portrait personnel d'Henri :

« Mais maintenant, écoute qui est l'homme. C'est un apostat, qui a quitté l'habit religieux car il fut moine. Ne cherchant pas à demeurer *parmi ses parents et ses connaissances* [Luc, II, 44] en raison de sa honte <sup>113</sup>, ou plutôt parce qu'il n'y était pas autorisé vu l'ampleur de son crime, il a ceint ses reins et il est devenu gyrovague, en fuite sur la terre. Il a commencé à mendier aux frais de l'Évangile car il était lettré. Vendant la parole de Dieu, il évangélisait pour manger ; s'il pouvait avoir un surplus des simples ou de quelque femme, il le jouait aux dés ou le dissipait honteusement pour un usage plus honteux encore. Fréquemment, après les applaudissements du peuple pendant le jour, la nuit suivante trouvait ce prédicateur insigne avec des femmes de mauvaise vie et parfois même avec des femmes mariées. Cherche, s'il te plaît, noble homme, comment il est sorti de la cité de Lausanne, comment il est sorti du Mans, comment il est sorti de Poitiers, de Bordeaux <sup>114</sup>, et nulle part la porte du

112. Voir Jean-Charles DIDIER, « La question du baptême des enfants chez saint Bernard et ses contemporains », *Analecta sacri ordinis cisterciensis*, t. 9, 1953, p. 191-201, p. 194 et n. 3 sur le *De baptismo*, dont la date est assez difficile à préciser (on hésite entre plusieurs dates, qui vont de 1125 à 1135-1140).

113. Voir la lettre sur Arnaud de Brescia adressée à l'évêque de Constance, *SBO* VIII, Lettre 195, p. 50, l. 1-3 : « Jusqu'à ce temps, partout où il s'est tourné, il a laissé après lui tant de traces indignes et cruelles que là où il avait posé le pied, il n'ose pas revenir. »

114. Voir la lettre au cardinal-légat en Bohême, *SBO* VIII, Lettre 196, p. 51, l. 8-10 : « Arnaud de Brescia dont la fréquentation est du miel et la doctrine une drogue, qui a la tête d'une colombe, la queue du scorpion, que Brescia a vomi, que Rome a eu en horreur, que la France a repoussé, que l'Italie n'a pas voulu recevoir. » Le témoignage de Bernard de Clairvaux sur Arnaud de Brescia est le seul qui soit antérieur à l'aventure romaine, (voir A. FRUGONI,

retour ne lui est ouverte, parce qu'il a laissé partout d'affreuses traces derrière lui <sup>115</sup>. Toi, espérais-tu à la fin de bons fruits d'un tel arbre ?... »

Pour l'abbé, Henri est avant tout un apostat. Qu'Henri a revêtu l'habit monastique et l'a quitté, c'est aussi ce que nous apprend le prologue de Guillaume Monachi. Ensuite, l'abbé aligne les clichés convenus. Comme Arnaud de Brescia, Henri ne peut pas remettre le pied là où il est déjà passé. Henri cristallise ses obsessions et ses haines bien connues : il est en errance – gyrovague –, il vit de sa prédication. Ses mœurs sont débauchées. Comment ne pas rapprocher sa dernière apostrophe de celle écrite environ deux ans plus tôt contre Arnaud de Brescia ?

Dans l'outrance, l'abbé de Clairvaux est néanmoins parfois précis : de même que les lieux d'où Arnaud de Brescia a dû partir semblent avérés, de même Henri est sans aucun doute passé au Mans. Et puisque son passage au Mans est parfaitement attesté, son passage à Lausanne, Poitiers et Bordeaux est probable. En ce qui concerne Lausanne, quoiqu'aucune source ne mentionne Henri, un éventuel passage de celui-ci aurait bien pu être connu de lui, qui est lié au nouvel évêque de la cité, auparavant abbé de Hautecombe, abbaye affiliée à Clairvaux depuis 1136-1137. Quant à Poitiers et Bordeaux, est-ce une simple coïncidence si ces villes sont aussi les deux premières étapes du voyage que mentionne Geoffroy d'Auxerre ? Comment savoir si sa lettre au comte a été écrite depuis Clairvaux, ou depuis l'une de ces deux villes ? Nous savons déjà qu'indépendamment d'Henri, Bernard de Clairvaux pouvait avoir de bonnes raisons de se rendre dans cette Aquitaine qui avait été une terre d'élection pour Anaclet, où l'Église était encore divisée, à Bordeaux même où l'archevêque élu en 1136 réussissait tout juste à s'installer.

La lettre se termine ainsi :

« Ces choses, comme je l'ai dit, sont la raison de ma venue. Et je ne viens pas de moi-même, mais je suis entraîné à égalité par l'appel de l'Église et par la pitié pour elle, si les pousées peuvent être arrachées du champ du Seigneur pendant qu'elles sont peut-être encore petites, non par ma force, moi qui ne suis rien, mais par celle des saints évêques qui sont avec moi et aussi avec la coopération de ton puissant bras droit. Parmi les évêques, le plus important est le noble évêque d'Ostie dirigé vers cela même par le siège apostolique, un homme *qui fit de grandes choses en Israël* [2 Maccabées, x, 38] et le Seigneur tout puissant donna la victoire à son Église à travers lui <sup>116</sup>. Il t'importe, homme illustre, de l'accueillir dignement, lui et ceux qui sont avec lui, et d'accorder ton attention là-dessus selon le pouvoir qui t'a été donné afin que, accueilli principalement pour ton salut et celui des tiens, tant de peine donnée par de tels hommes ne soit pas inefficace. »

L'abbé de Clairvaux se présente clairement comme le chef de la mission – se chargeant de recommander lui-même le légat au comte – venant à l'appel

*Arnaldo da Brescia, op. cit.*, chap. 2). La seule trace de l'expulsion de Brescia vient de la lettre de l'abbé – les archives de Brescia font état de troubles à la fin des années 1130, mais ne mentionnent pas Arnaud. Par Rome, l'abbé entend évidemment Innocent II.

<sup>115</sup>. Retour obsessionnel du même trait cité *supra*.

<sup>116</sup>. Albéric, clunisien, présent au concile de Pise, devenu cardinal-évêque d'Ostie en 1136, légat en Angleterre en 1138, présent au 2<sup>e</sup> concile du Latran, à Antioche puis à Jérusalem en 1140-1141.

de l'Église, mais aussi au secours d'une Église à plaindre. Il précise qu'en ceci même, *ad hoc ipsum*, le légat a été dirigé par le siège apostolique – sous-entendu la tâche qu'il vient de définir : l'arrachage des mauvaises pousses.

## 5. La poursuite de l'hérétique Henri (1145) Le récit de Geoffroy d'Auxerre

*Geoffroy d'Auxerre, notre dernier informateur sur Henri*

Étudiant à Paris, Geoffroy d'Auxerre a été converti à la vie monastique par Bernard de Clairvaux venu prononcer un sermon aux étudiants des écoles à l'invitation de l'évêque dans le contexte de la polémique avec Abélard, autour de 1140 : « Nous fûmes vingt-et-un à devenir moines », écrit Geoffroy qui est devenu novice à Clairvaux aussitôt<sup>117</sup>. Geoffroy d'Auxerre devient le secrétaire de Bernard de Clairvaux à partir de 1142 et à ce titre, il l'accompagne dans le Midi en 1145.

C'est alors qu'il commence à songer à la possibilité de faire écrire une *Vie* de Bernard dont la mauvaise santé pouvait laisser prévoir une mort peut-être pas très lointaine. L'élection d'un ancien moine de Clairvaux comme pape crée en effet des conditions favorables à une éventuelle canonisation et en tant que secrétaire, il est le mieux placé pour en être le maître d'œuvre<sup>118</sup>. Dans ce but, il rassemble entre 1145 et 1146 des textes « préparatifs » aujourd'hui édités sous le nom de *Fragmenta*, qui sont principalement des souvenirs et des notes sur des miracles<sup>119</sup>. Mais ces textes s'interrompent précisément à la préparation de la mission à Toulouse<sup>120</sup>. Ces notes vont servir aux auteurs des livres I et II de la *Vie* de Bernard, qui se rapportent aux débuts et à la maturité de l'abbé, composés vers 1147 ; Geoffroy écrit lui-même les livres III, IV et V au lendemain de la mort de l'abbé (20 août 1153). Comme attendu, le passage où est raconté le voyage jusqu'à Toulouse et qui mentionne Henri se trouve dans le livre III. Il est donc écrit avec une certaine distance par rapport

117. R. FASSETTA, *SC* 548, p. 157. Voir le long sermon « Aux clercs sur la conversion » de Bernard de Clairvaux (éd. et trad. dans BERNARD DE CLAIRVAUX, *La conversion*, *SC* 457, *op. cit.*, p. 324-421). Selon la date retenue pour l'assemblée de Sens, le sermon a été prononcé fin 1139 ou début 1141.

118. A. H. BREDERO a minutieusement reconstitué les étapes de la fabrication de ce que l'on a appelé la *Vita prima* : « Études sur la *Vita Prima* de saint Bernard », *Annales cistercienses*, t. 17, 1961, p. 3-72 et 215-260, t. 18, 1962, p. 3-59 ; voir aussi Id., *Bernard de Clairvaux, culte et histoire*, *op. cit.* (moins précis). En résumé, la première version de la *Vita prima* composée par Geoffroy d'Auxerre n'a pas permis d'obtenir la canonisation de Bernard (recension A). Cette version a été révisée par lui-même entre 1163 et 1174 année de la béatification (recension B). Voir aujourd'hui l'édition d'après la recension A, *Vita prima sancti Bernardi Claraevallis abbatis*, éd. Paul VERDEYEN, dans *CCCM* 89B, Turnhout, 2011, p. 273-307.

119. Voir GEOFFROY D'AUXERRE, éd. R. FASSETTA, *SC* 548, *op. cit.*, et GEOFFROY D'AUXERRE, *Fragmenta Gaufridi*, éd. Christine VANDE VEIRE, dans *CCCM* 89B, Turnhout, 2011, p. 273-307.

120. R. FASSETTA, *SC* 548, paragr. 60, p. 174-177, début du récit du dernier miracle : « Une fois la paix complètement rétablie [entre le roi et le comte de Champagne, paix conclue le 31 mai 1144], lorsqu'il avait été rendu aux siens, le légat pontifical le pressait de partir avec lui contre les hérétiques. Pendant que l'on préparait déjà le voyage de Toulouse, l'épouse de Gérard de Barri [Bar-sur-Aube]... »



aux événements, dans le contexte d'un projet abouti qui a forcément entraîné des choix éliminant telle ou telle information. Mais il existe une lettre de Geoffroy adressée à son maître Archenfredus (un inconnu) à la veille de leur retour à Clairvaux, écrite à chaud. Contrairement à ce que laisse croire l'édition de la *Patrologie latine*, où la lettre est publiée à la fin d'un sixième livre à la suite de l'*Historia miraculorum in Itinere Germanico patratorum*, aucun des deux textes n'appartient à la *Vie* a montré Adriaan H. Bredero. L'*Historia miraculorum*, qui rapporte les miracles opérés par l'abbé de Clairvaux lors de son voyage en Germanie pour prêcher la seconde croisade, a été intégrée progressivement à la *Vie* – ou *Vita prima* – au XIII<sup>e</sup> siècle. La lettre à Archenfredus a été ajoutée seulement au XVII<sup>e</sup> siècle. « On a l'impression qu'avec cette lettre, Geoffroy voulait continuer ses *Fragmenta* », écrit A. H. Bredero <sup>121</sup>.

*Le premier récit du voyage de Bernard de Clairvaux par Geoffroy d'Auxerre*

Geoffroy adresse sa lettre à Archenfredus « son maître très cher et à chacun des deux chapitres, ses frères utérins » <sup>122</sup>. Archenfredus est un inconnu, mais l'adresse et la longue introduction de la lettre font penser qu'il était moine dans un autre monastère cistercien, sans qu'on puisse préciser lequel, ajoutait Bredero. Que Geoffroy l'appelle *magister* me fait dire aujourd'hui qu'il faisait probablement partie des clercs parisiens convertis par Bernard de Clairvaux en même temps que lui.

Le ton personnel de la lettre, les jugements que Geoffroy se permet et qui peut-être l'ont retenu de l'insérer telle quelle dans la *Vita* sont un gage d'authenticité. La lettre est écrite dans l'enthousiasme, avec l'imprudence ou la naïveté de la jeunesse : j'avais été surprise que Geoffroy puisse écrire « qu'Henri, au concile de Pise, avait abjuré toutes les hérésies qu'il prêche maintenant et, remis au seigneur abbé, avait reçu une lettre de lui à Clairvaux pour s'y faire moine » <sup>123</sup>. Un témoignage peu fiable, pensais-je. Comment imaginer que Bernard de Clairvaux ait pu avoir une relation personnelle de cette sorte avec Henri ! Aujourd'hui, je pense que l'information doit être retenue : le lien privilégié de Geoffroy avec son abbé, qui certes n'empêchait pas la distance, et la proximité du légat Albéric qui accompagnait la mission et qui avait été dix ans plus tôt un acteur important du concile de Pise, me poussent à accepter cette information. Je dirais aussi son côté non nécessaire

121. A. H. BREDERO, « Études sur la *Vita Prima* », 1961, art. cit., p. 237-239 : la lettre a été publiée par Horstius puis par Mabillon à partir d'une copie faite sur un manuscrit de Marchiennes ensuite perdu, dont le texte a été retrouvé dans deux manuscrits d'Olmütz en Moravie (l'un du XII<sup>e</sup>, l'autre du XIV<sup>e</sup> s.) par D. J. Leclercq. A. H. Bredero a relevé les variantes, qui sont peu nombreuses (voir celle qui intéresse le sermon d'Albi, signalée *infra* n. 135). Une recherche sur les manuscrits d'Ormütz mériterait d'être faite.

122. PL 185, 409C : *Magistro suo charissimo Archenfredo, et utrique Capitulo, fratribus suis uterinis, frater Gaufridus...*

123. PL 185, 412C : *Quomodo in Pisano concilio omnes quas nunc predicat haereses abiuraverit, et redditus domino Abbati, litteras acceperit ab eo in Clara-Valle, ut ibi monachus fieret*. Si l'abbé écrit à Clairvaux, c'est qu'il en est absent. Après le concile de Pise en effet, il a prolongé son séjour en Italie et s'est rendu à Milan où il mène une campagne de prédication triomphale en faveur d'Innocent II. De là sans doute, il aura envoyé au monastère une lettre pour Henri.

et même le silence qui l'entoure : personne ne la reprend, ni autrefois, ni aujourd'hui, et la courte tradition cistercienne sur Henri n'en a pas conservé la mémoire, bien au contraire puisqu'on en a fait un ancien moine noir, donc un bénédictin – les cisterciens se distinguant par leur habit non teint, autrement dit blanc –, une information qu'aucune source de son temps ne mentionne.

Les miracles de l'abbé sont le sujet principal de la lettre. Bien situés à la fois dans le temps et géographiquement, ils permettent de le suivre dans son trajet. Geoffroy fait commencer son récit à l'approche de Poitiers – il ne dit pas un mot du cheminement depuis Clairvaux – quand l'abbé commença à être malade. Il rapporte longuement comment l'abbé fut tenté de renoncer et comment plusieurs rêves l'encouragèrent à repartir malgré un certaine défaillance dans l'un d'entre eux. Il poursuit avec l'arrivée à Bordeaux, où l'abbé accomplit le miracle de convertir les clercs qui refusaient depuis sept ans que des chanoine soient ordonnés dans la cathédrale <sup>124</sup>, puis à Bergerac, à Périgueux et Cahors où il opère des guérisons miraculeuses, où il est très bien accueilli, voire trop, parce que la foule accourt et risque à plusieurs reprises de l'étouffer <sup>125</sup>. Jusque là, il n'est question ni d'Henri, ni d'hérésie. Ce sujet est abordé quand Geoffroy fait arriver la mission à Toulouse : découverte des hérétiques qui s'enfuient, poursuite de la mission dans les bourgades fortifiées en Toulousain par où Henri est passé et où demeurent des chevaliers (*milites*) qui l'ont rencontré. Il conclut sur Henri et plus longuement sur l'hérésie, sans craindre d'exprimer des regrets, sinon des reproches :

« Nous croyons que, le Seigneur voulant, sa mauvaiseté devrait bientôt prendre fin. Le pays séduit par une telle multiplicité de doctrines d'erreurs aurait besoin d'une longue prédication ; mais le seigneur abbé ne paraît pas être disponible pour tant de travail et craint bien plus d'être grondé par ses frères ; et c'est, si nous ne nous trompons pas, la défaillance qu'il entendit dans le chant que nous avons dit ci-dessus. De nombreuses lettres ont été reçues à Clairvaux dans les deux sens, il reviendra donc en toute hâte et nous croyons que Dieu voulant, peu après l'octave de l'Assomption de la Vierge vous serez sur le point de voir l'homme justement désirable que vous désirez. <sup>126</sup> »

Geoffroy écrit donc quand la date du retour est à peu près fixée, vers la fin août, ce qu'il regrette et cela lui rappelle le mauvais rêve fait à Poitiers au

124. Girard de Blaie (ou Blaye), élu archevêque de Bordeaux en 1130, ancien écolâtre d'Angers, puis évêque d'Angoulême (et constructeur de la cathédrale), successivement légat des papes Pascal II, Calixte II et Honorius II, est resté farouche partisan d'Anaclet jusqu'à sa mort en 1136. Son successeur mis en place par Innocent II (Geoffroy du Lauroux, connu aussi sous le nom de Geoffroy Babion) ne réussit à s'installer sur son siège que longtemps après. L'anecdote du miracle montre qu'en 1145, une partie du clergé était encore hostile à cet archevêque.

125. Ainsi à Périgueux, *PL* 185, 411D : « Mais qui pourrait expliquer la dévotion du peuple de Périgueux ? De peu, ils l'auraient étouffé ; au point qu'il aura fallu l'enlever secrètement. »

126. *PL* 185, 412CD : *Credimus annuente Domino malitiam eius finiendam brevi. Terra tam multiplicibus errorum doctrinis seducta, opus haberet longa praedicatione. Sed dominus Abbas nec tanto labori sufficere videtur, et multo magis timet molestus esse fratribus suis ; et hic est, ni fallimur, ejus quem praediximus puncti defectus in cantu versiculi quem audivit. Acceptis ergo a Clara-Valle multis hinc inde litteris, cum omni festinatione revertetur, et credimus annuente Deo quod non longe post octavam Assumptionis beatæ Mariæ visuri sitis desiderium, merito desiderabilem virum.*

début du voyage. Il écrit probablement d'Albi. Ce récit terminé, Geoffroy revient à son sujet, les miracles accomplis par l'abbé. Deux guérisons à Toulouse racontées avec beaucoup de détails, où il entend l'abbé dire « Seigneur, ils réclament des signes, et autrement, nous ne pouvons progresser en rien. » Six guérisons près de la cité, dont les deux dernières dans les *castrum* de Verfeil et de Saint-Paul où se trouvent des hérétiques. Enfin, à Albi, un dernier miracle qu'il faut préférer à tous les autres, écrit-il, quand une multitude vint écouter la parole de l'abbé, trop nombreuse pour tenir dans la grande église, alors que le légat, arrivé deux jours avant, avait été accueilli par un chahut et n'avait pas eu plus de trente personnes pour l'écouter <sup>127</sup>. Geoffroy finit sa lettre sur ce sermon.

Trois passages de la lettre à Archenfredus sont particulièrement intéressants pour notre sujet.

1. Je retiens d'abord les deux noms que donne Geoffroy aux hérétiques de Toulouse, pour lui équivalents : tisserands et ariens, Henri étant au milieu des ariens tout en s'en distinguant. Deux noms qui ont fait couler beaucoup d'encre :

« Dans la ville de Toulouse, il [l'abbé] est accueilli avec assez de dévotion, et plus qu'assez pendant un petit nombre de jours et même excessivement. Cette cité en vérité avait peu d'habitants favorables à l'hérétique [soit Henri] : quelques-uns des tisserands qu'eux-mêmes nomment ariens. Et parmi ceux qui favorisaient l'hérésie, ceux-là [soit les ariens] étaient en grand nombre et les plus grands de cette cité. Bref, peu avant notre arrivée, ils avaient séduit l'un des plus riches de cette cité ainsi que son épouse en sorte qu'ils partirent sur un domaine plein d'hérétiques après avoir abandonné leurs biens et leur petit garçon, et ensuite aucun de leurs proches ne put les persuader de revenir. On l'appelle donc Henri et on les appelle des ariens. Et on propose au peuple que personne ne les accueille désormais, à moins qu'ils ne viennent et s'expriment publiquement. Il est long de raconter les fuites d'Henri et les cachettes des ariens. <sup>128</sup> »

J'insiste sur le fait que dans ce texte, « tisserand » est une désignation qui est propre à Geoffroy. En donnant ce qualificatif à ceux qu'à Toulouse on appelle des ariens, il accroche aux hérétiques dont il entend parler dans le peuple toulousain un nom de la langue courante qui vient d'apparaître dans les pays du Nord pour désigner des prédicateurs qui vont de village en village et se présentent comme des tisserands. La première attestation de l'emploi du nom en ce sens se trouve dans la chronique de Saint-André de Cambrai (ville drapante) composée en 1133, à propos du culte populaire développé autour des restes d'un certain Ramhird qui prêchait contre « les prêtres simoniaques

127. Certes, il ne s'agit pas de la grande cathédrale visible aujourd'hui, édifiée aux <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles.

128. *PL* 185, 411D-412A : *In Tolosana urbe satis devote susceptus est ; sed per paucos dies plus quam satis ; et etiam plus quam nimis fuere devoti. Paucos quidem habebat civitas illa qui haeretico faverent ; de textoribus quos Arianos ipsi nominant nonnullos. Ex his vero qui favebant haeresi illi plurimi erant, et maximi civitatis illius. Denique non longe ante adventum nostrum unum e ditioribus civitatis illius cum uxore eius seduxerant, ut relicta substantia sua et parvulo filio in villam secederent, quae hereticis plena est, et nullis deinceps propinquorum persuasionibus reduci potuerant. Vocatus est ergo Henricus, vocati sunt Ariani. Et pollicitus est populus, quod nemo eos deinceps susciperet de caetero, nisi venirent et palam loquerentur. Fugas Henrici et Arianorum latibula longum est enarrare.*

et fornicateurs » et avait été brûlé en 1076 par des serviteurs de l'évêque, un acte dénoncé par Grégoire VII :

« Plusieurs de ses adeptes, écrit le chroniqueur, emportèrent pour eux quelques-uns de ses os et de ses cendres. Beaucoup de personnes de sa secte demeurent encore jusqu'à aujourd'hui dans quelques *oppida*. Et on considère de son nom ceux qui gagnent leur vie du travail du textile. <sup>129</sup> »

Il faut attendre vingt-cinq ans pour que ces hérétiques soient assimilés à des manichéens par les autorités de l'Église, au concile provincial de Reims de 1157 dont un canon vise « la secte très impure des manichéens qui se cachent derrière d'abjects tisserands, *per abjectissimos textores* » <sup>130</sup>. Quelques années plus tard, Eckbert de Schönau – qui lance le nom de cathare à Cologne vers 1163 avec la fortune que l'on sait – rattache les tisserands aux cathares. Au début du *Liber contra hereses Katarorum*, il écrit : « Il y a de nombreux hérétiques qu'on appelle en langue vulgaire *Catharos* dans notre Germanie, *Piphles* en Flandre, *Texterant* en Gaule à cause de leur habitude de tisser ». Plus loin, il ajoute qu'à Cologne, les hérétiques ont leurs réunions dans des caves, *cellariis*, et des ateliers de tissage, *textrinis* <sup>131</sup>. Que Geoffroy d'Auxerre emploie ce nom en 1145 n'en fait pas le témoin de la naissance d'un foyer cathare à Toulouse, comme il a été souvent dit, mais un témoin de la diffusion du nom dans les pays du Nord <sup>132</sup>. Dans la suite de sa lettre, Geoffroy d'Auxerre n'utilise pas le terme de tisserand qui lui a seulement servi, somme toute, à éclairer son correspondant sur le genre d'hérétiques rencontrés à Toulouse, bien qu'il s'étonne de la conversion d'un riche citoyen. Il emploie le nom localement en usage pour les désigner : ariens.

La désignation des hérétiques à Toulouse par le nom d'ariens a fait couler encore plus d'encre. Peut-être que dans ces régions un temps dominées par les Wisigoths convertis au christianisme par Arius, le nom n'a pas disparu, mais en tout cas, il a perdu sa signification originelle. Il est seulement devenu l'équivalent d'hérétique, comme l'a bien montré R. Manselli et à sa suite Yves Congar, et cet usage distingue en particulier le Toulousain <sup>133</sup>. Ce mode

129. *MGH Scriptores* 7, éd. Georg Heinrich PERTZ, Hanovre, 1846, p. 540. Voir Erik VAN MINGROOT, « Ramihrdus de Schere, alias Ramihrd d'Esquerchin (†1077) », dans *Pascua mediaevalia. Studies voor Prof. Dr. J. M. DE SMET*, dir. Robrecht LIEVENS *et al.*, Louvain, 1983 (*Mediaevalia Lovaniensia. Series I*, 10), p. 75-92.

130. *Veterum scriptorum [...] amplissima collectio. Tomus VII*, éd. Edmond MARTÈNE et DURAND, Paris, Montalant, 1733, p. 74.

131. Voir U. BRUNN, *Des contestataires aux « cathares »*, *op. cit.*, p. 238 et 354-357.

132. Ceci a déjà été souligné il y longtemps par R. I. MOORE, dans « St Bernard's mission to the Languedoc in 1145 », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, n° 115, t. 47, mai 1974, p. 1-10, où il fait une recension très complète des occurrences du mot tisserand au sens de hérétique. Toutes concernent les pays du Nord.

133. R. MANSELLI, « Una designazione dell'eresia catara *arriana haeresis* », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo e Archivio muratoriano*, n° 5, 1956, p. 233-246. Yves CONGAR, « *Arriana haeresis* comme désignation du néomanichéisme au XII<sup>e</sup> siècle », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. 43, 1959, p. 449-461. Ils comptent quatorze occurrences du nom, l'une au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, les autres à partir de 1133. Il n'y a pas à entrer ici dans les savantes discussions d'où il ressort que les théologiens du temps pouvaient retenir de l'arianisme un dogme qui le rapprochait du manichéisme. Hélas, É. GRIFFE s'est inspiré de ces travaux pour faire de Toulouse le premier foyer cathare du Languedoc au temps d'Henri (*Les débuts de l'aventure cathare, op. cit.*, p. 37-40).

d'appellation est en soi intéressant et le témoignage de Geoffroy d'Auxerre est précieux par sa précocité. Mais ces historiens ont eu l'imprudence de raccrocher l'emploi de ce terme à celui de manichéens sur la foi de l'équivalence tisserand/cathare.

Geoffroy ne nous montre pas deux sortes d'hérétiques à Toulouse, mais laisse supposer un milieu laïc en demande spirituelle, réceptif au message de prédicateurs qui lui rappellent ceux de France, et un personnage, Henri, probablement arrivé récemment, dont l'aura paraît indécise, qui trouve quelques auditeurs dans ce milieu. Ce qu'il apprend sur les hérétiques qui se répandent en gagnant les cœurs fait penser qu'ils avaient quelque chose à voir avec les prédicateurs que le concile de Toulouse condamnait en 1119 dans le canon 10 dont j'ai parlé à propos de la lettre-préface de Pierre le Vénérable.

2. Il faut aussi retenir l'évocation d'Henri au milieu des chevaliers, *milites*. Si Geoffroy n'a pas rencontré Henri lui-même, il a rencontré des chevaliers qui venaient de le voir chez eux, dans leur *castellum* ou *castrum* – ainsi Geoffroy désigne-t-il Bergerac, Verfeil et Saint-Paul –, soit le nom donné aux gros villages fortifiés caractéristiques du paysage provençal et languedocien, où demeurent les familles chevaleresques qui partagent généralement à plusieurs et même parfois en grand nombre la seigneurie du village (on les dit coseigneurs), par opposition à la cité, *civitas*, siège d'un évêché. Ici, nous tenons mieux qu'un écho de la rumeur : un témoignage précieux, presque direct, unique sur Henri :

« Nous avons suivi et poursuivi Henri, mais celui-ci fuyait plus loin. Le seigneur abbé parla dans les *castellis* qu'il avait séduits et, après l'avoir entendu, ceux qui étaient prédestinés à la vie crurent. Nous trouvâmes quelques chevaliers obstinés, moins dans l'erreur à ce qu'il nous sembla que dans la cupidité et la mauvaise volonté. Ils détestent en effet les clercs et ils se réjouissent des plaisanteries d'Henri, aussi parce qu'il leur dit ce genre de choses, et c'est pourquoi ils tirent de sa malice profit et excuse. Tous affirmaient cependant que désormais ils ne l'entreprendraient pas si vraiment il fuyait une rencontre avec le seigneur abbé. Ensuite est donnée la sentence contre l'hérétique et ses fauteurs, son existence abominable est dévoilée à tout le peuple, comment il avait abjuré au concile de Pise toutes les hérésies qu'il prêchait maintenant et, remis au seigneur abbé, avait reçu de lui une lettre à Clairvaux pour qu'il s'y fasse moine. Nous croyons que, Dieu voulant, sa malignité devrait finir bientôt. <sup>134</sup> »

L'image d'Henri est vivante. Il plaisante ou ironise. Il fuit l'abbé de Clairvaux. Il apparaît comme un homme désabusé qui a renoncé à argumenter, mais ne se soumet pas. Il paraît isolé. Une rencontre avec l'abbé était-elle pensable ? Doit-on retenir que dix ans plus tôt, l'abbé a tenté d'en faire un moine à Clairvaux ? Mais pourquoi Geoffroy l'aurait-il inventé ? Cela en dit long en tout cas sur la force de séduction d'Henri.

134. PL 185, 412 AB : *Henricum fugientem secuti et persecuti sumus, sed ille eo amplius fugiebat. In ipsis sane castellis quae seduxerat, locutus est dominus Abbas et libenter audiente populo, crediderunt qui praeordinati ad vitam. Milites quidam nonnullos invenimus obstinatos, sed non tam errore, ut nobis videtur, quam cupiditate et voluntate mala. Oderunt enim clericos ; et gaudent facetiis Henrici, et quia id loquitur eis unde occasionem habeant et excusationem malitiae suae. Omnes tamen affirmabant quod deinceps non manu tenerunt eum, siquidem domini abbatís colloquium refugisset.*

3. J'insiste enfin sur le sermon d'Albi, qui nous ramène au *Contra Henricum*. L'abbé, arrivé deux jours après le légat, est accueilli avec beaucoup de joie par le peuple, raconte Geoffroy. Mais l'abbé avait entendu dire tant de mal d'eux qu'il accepta à peine leur dévotion. Il leur parla le lendemain, voyant la multitude, si nombreuse pour entendre la parole de Dieu qu'elle ne tenait pas dans la grande église. Geoffroy résume le début du sermon au style direct :

« “J’étais venu semer, dit-il, mais j’ai trouvé un champ rempli de la pire semence. Cependant, parce que le champ est affaire de raison, vous qui êtes en effet le champ cultivé de Dieu, voici, je vous montre chacune des deux semences, afin que vous sachiez laquelle vous devez choisir.” Et, commençant par le sacrement de l’autel, très scrupuleusement, pour chaque chapitre, *per singula capitula*, il exposait ce qu’Henri avait prêché et où était la vérité de la foi. Pour finir, il leur demanda ce qu’ils choisiraient et tout le peuple commença à répondre que la dépravation hérétique soit en abomination et détestation, et à accueillir la parole de Dieu et la vérité catholique avec joie. “Faisons pénitence, dit-il. Par conséquent, vous les contaminés, qui que vous soyez, revenez à l’unité de l’Église. Et pour que nous sachions qui fait pénitence et accueille la parole de vie, levez vers le ciel la droite en signe de l’unité catholique.” Il fut donc fait en sorte que, tous levant la droite vers le ciel avec exultation, il mit fin lui-même au sermon. Et nous aussi nous terminons la lettre. Portez-vous bien. <sup>135</sup> »

La lettre se termine abruptement sur cette magnifique mise en scène. L’ensemble du récit est un beau témoignage de l’art oratoire de Bernard de Clairvaux, depuis la métaphore qui ouvre le sermon jusqu’à l’appel au public et à la gestuelle en finale. Mais ce qui nous intéresse ici, c’est le plan du sermon : selon Geoffroy, et il y a toutes les raisons de le croire, Bernard de Clairvaux a fondé son sermon sur la critique des *capitula* d’Henri, analysés séparément, les uns après les autres <sup>136</sup>. Il est possible que ces propositions soient celles que Guillaume Monachi avait rapportées et discutées dans le *Contra Henricum*. Il est quasiment certain que l’abbé ou quelqu’un de son entourage a en main son traité, vraisemblablement acquis au cours du voyage. J’ai montré que l’auteur anonyme, qui a composé le second traité découvert par R. Manselli, avait sous les yeux le traité de Guillaume Monachi. Or, la matière des deux premiers chapitres de ce second traité correspond précisément aux deux recommandations que l’abbé développe à l’adresse des

135. PL 185, 414D, 415A : « *Seminare, inquit, veneram, sed praeoccupatum a semine pessimo agrum inveni. Verumtamen, quia rationalis est ager, Dei agricultura vos estis, ecce ostendo vobis semen utrumque, ut sciatis quid eligere debeatis.* » Et incipiens a Sacramento altaris per singula capitula, quid Henricum praedicaret, quaeve esset fidei veritas, diligentius exponebat. Demum interrogavit eos quid eligerent, et respondens omnis populus coepit abominari et detestari haereticum praevitatem, et cum gaudio suscipere verbum Dei, et catholicam veritatem. « *Poenitemini, inquit, igitur quicumque contaminati estis, edite ad Ecclesiae unitatem. Et ut sciamus quis poenitentiam agat et suspiciat verbum vitae, levate in coelum dexteras in signum catholicae unitatis.* » Factum est ergo, ut levantibus omnibus dexteras in coelum cum exultatione, ipse sermoni finem imponeret. Et nos quoque epistolam terminemus. Valete. Je maintiens le texte imprimé par Migne, sauf que je retiens *Henricum* au lieu de *de haereticum* en suivant la variante relevée par A. H. BREDERO dans le manuscrit d’Olmütz (voir *supra* n. 121) : depuis *Et incipiens* jusqu’à *quid eligerent*, on lit *Deinceps a sacramento altaris per singula capitula, quid Henricus praedicaret, quaeve eligerent*. De toutes façons, l’hérétique au singulier désigne toujours Henri dans la lettre à Archenfredus.

136. Sur l’ambiguïté du mot *capitula*, voir *supra* n. 30. É. GRIFFE, *Les débuts de l’aventure cathare*, op. cit., p. 41, atténue l’effet en traduisant *capitula* par « points ».

Toulousains dès son retour à Clairvaux, dans une lettre où il ne cite pas Henri <sup>137</sup>. En premier, n'obéir qu'à leur évêque et aux dirigeants de l'Église, en second, ne pas accueillir de prédicateur étranger ou inconnu sauf s'il est envoyé en mission par le sommet de la hiérarchie ou autorisé à prêcher par leur évêque <sup>138</sup>. Ces premiers chapitres qui forment un tout avec le prologue – totalement différent du prologue composé par Guillaume Monachi – ont forcément été composés sous l'influence de Bernard de Clairvaux. La relation que Geoffroy fait du sermon d'Albi conforte ainsi l'hypothèse de la découverte du *Contra Henricum* par la mission une fois arrivée en Toulousain. J'ajoute aujourd'hui que l'auteur du *Liber contra hereticos et schismaticos*, doté d'une bonne culture scolastique qui lui sert à enrichir ou à réorienter les raisonnements de Guillaume Monachi, pourrait bien être celui auquel Geoffroy avait envoyé sa lettre et désignait comme son maître, Archenfredus.

*Le second récit du voyage de l'abbé de Clairvaux dans la Vita prima (livre III)*

Geoffroy s'est servi très partiellement de la lettre à Archenfredus dans le livre III de la *Vita prima* qui est écrit au lendemain de la mort de l'abbé <sup>139</sup>. Il passe sous silence le début de la mission en Aquitaine et commence ainsi : « Dans la région de Toulouse sévissait un certain Henri, autrefois moine, alors un vil apostat, d'un mode de vie le pire qui soit, d'une doctrine pernicieuse... ». Après quelques généralités, il en vient à la lettre de l'abbé au comte de Toulouse, dont il cite le début mot pour mot, puis s'en détache et ajoute : « On se moquait des prières et des donations pour les morts, des invocations des saints, des excommunications des prêtres, des pèlerinages des fidèles, des constructions d'églises, des vacances les jours de fête, enfin on crachait sur tout ce qui était institué pour les églises. »

Il continue en disant que le saint homme prit la route (*iter arripuit* : formule de rigueur dans les récits de croisade), conduit par la nécessité après avoir été réclamé plusieurs fois par les églises de la région, également convaincu et emmené par le légat du Saint-Siège (*persuasus pariter et deductus*). Dans la *Vita prima*, l'abbé porte donc moins la responsabilité de la mission toulousaine que dans la lettre à Archenfredus. À Toulouse même, rapporte-t-il, l'abbé ne put demeurer que peu de temps à cause de la foule se pressant nuit et jour dans l'attente de sa bénédiction. Il rapporte deux miracles, l'un à Sarlat qui n'est pas dans la lettre à Archenfredus, l'autre à Toulouse, qui s'y trouve. Il ne parle pas d'hérétiques dans Toulouse, il dit seulement que l'abbé alla prêcher « dans les autres lieux que le misérable avait fréquentés, mais celui-ci fuyait et se cachait, routes et sentiers se fermaient en sorte qu'ensuite, n'ayant plus d'endroit où se réfugier, il fut pris, enchaîné et amené à l'évêque. » D'Albi, il n'est pas question.

137. *SBO* VIII, Lettre 242.

138. Cf. Annexe 2 : Le chapitre 1 du *Liber contra hereticos et schismaticos* traite de l'obéissance (*De obedientia*), le chapitre 2 traite de la mission (*De missione*).

139. Voir *PL* 185, 312D-314C.

## La marche de l'histoire, conclusions et questions

### *L'effacement d'Henri*

L'expérience toulousaine, en fait douloureuse et peut-être amère, amorce un tournant qui s'exprime de manière frappante deux à trois ans plus tard dans les derniers sermons de Bernard de Clairvaux sur l'hérésie et les hérétiques, de grands textes souvent cités. Ces sermons sont à la fois marqués par l'expérience toulousaine et signifient l'oubli de l'aventure d'Henri.

Très vite après son retour à Clairvaux en effet, pour des raisons conjoncturelles peut-être, l'abbé semble avoir cessé de se préoccuper de l'hérésie en Toulousain et autour. Passons sur le fait, qu'il ne faudrait pas oublier, qu'Henri a physiquement disparu et que s'il avait des auditeurs, il n'avait probablement pas de disciples. L'important est que désormais, c'est la prédication de la croisade en Orient qui compte pour l'abbé. Je rappelle la chronologie : Édesse, tombée aux mains des Turcs en décembre 1144, délivrée un bref moment, à nouveau assiégée, est retombée entre leurs mains en novembre 1145. La décision de lancer une seconde croisade est prise par le pape en décembre 1145, à Noël le roi Louis VII annonce son intention de partir, la bulle de croisade définitive sort le 1<sup>er</sup> mars 1146, l'abbé de Clairvaux est chargé de la prédication et prêche devant le roi et les barons réunis en assemblée à Vézelay le 31 mars 1146. Une prédication spontanée commence en Germanie, emmenée par un moine gyrovague du nom de Raoul (vient-il de Clairvaux comme certains historiens le proposent ?), qui sème le trouble et entraîne des massacres de Juifs. L'abbé, qui se charge d'y mettre bon ordre, part en Rhénanie vers septembre-octobre. L'empereur Conrad III prend la croix à Cologne le jour de Noël sous l'effet de sa prédication. L'armée de l'empereur s'ébranle en mai 1147, celle du roi en juin, leur échec est prévisible dès le passage en Asie Mineure au début de l'automne 1147. Le voyage de Bernard de Clairvaux en Germanie a duré plusieurs mois, accompagné de prélats et de dignitaires monastiques (dont le prémontré Évervin prévôt de Steinfeld près de Cologne), opérant des miracles rapportés par Geoffroy d'Auxerre et plusieurs autres compagnons de voyage. De ce récit collectif, il reste un certain nombre de manuscrits qui prennent la suite de la *Vita prima* à partir des années 1190<sup>140</sup>. C'est probablement au lendemain de ce voyage, alors seulement, qu'il écrit ses sermons visant l'hérésie et les hérétiques contemporains assimilés aux petits renards qui détruisent les vignes du Seigneur du Cantique des cantiques<sup>141</sup>. U. Brunn a montré la progression de la pensée de Bernard de Clairvaux dans ces sermons qui forment une suite cohérente, la fin du sermon 64 annonçant le sermon 65 consacré aux hérétiques en général, la fin du sermon 65 annonçant des cas particuliers développés dans le sermon 66. Comment ne pas voir un écho de l'expérience toulousaine quand il écrit ceci dans le sermon 65 :

140. Voir A. H. BREDERO, « Études sur la *Vita Prima* », 1961, art. cit., p. 222-223, *L'Historia miraculorum de itinere germanico patratorem*.

141. Cantique des cantiques, II, 15 : « Prenez-nous les renards, les tout petits renards qui détruisent les vignes (*Capite nobis vulpes vulpes parvulas quae demoliuntur vineas*) ». *SBO* II, éd. J. LECLERCQ et al., Rome, 1958 : *Sermones super Cantica canticorum*, Sermons 64, 65 et 66. Voir U. BRUNN, *Des contestataires aux « cathares »*, op. cit., p. 161-178.



« Nous connaissons l'arbre à ses fruits. Il est certain que la ruine des vignes du Seigneur atteste le renard. Les femmes ayant abandonné les hommes et de même les hommes ayant renvoyé leurs épouses s'y transportent. Les clercs et les prêtres, ayant abandonné les gens du peuple et les églises, non rasés et barbus (*intonsi et barbati*), se trouvent généralement au milieu des tisserands et des tisserandes. N'est-ce pas une ruine grave ? N'est-ce pas l'œuvre du renard ? <sup>142</sup> »

Dans le sermon 66, son indignation contre les hérétiques contemporains est la négation même de l'histoire d'Henri :

« Les hommes sont de la campagne et ignorants, ils sont absolument méprisables (*Rusticani homines sunt et idiotae, et prorsus contemptibiles*) [...] Demandez-leur quel est l'auteur de leur secte : ils ne donnent le nom de personne. Quelle hérésie n'a pas son propre hérésiarque tiré des hommes, les Manichéens ont Mani, prince et commandeur, les Sabelliens, Sabellius, les Ariens, Arius, les Eunomiens, Eunomius, les Nestoriens, Nestorius. Ainsi toutes ces pestes ont chacune eu pour maîtres, à leur manière, des hommes qui sont connus où remontent leur origine et leur nom. À quel nom ou quel titre enregistreras-tu ceux-ci <sup>143</sup> ? »

Henri s'est effacé de la pensée de Bernard de Clairvaux. Cet effacement est durable pour autant qu'on puisse en juger d'après la littérature médiévale qui a survécu, puisque seuls deux auteurs cisterciens de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle l'évoquent. Mais l'histoire d'Henri a des conséquences lourdes.

### *Les régions occitanes stigmatisées*

Peu après, en 1148, un concile général est réuni à Reims par Eugène III qui a quitté Rome en proie aux troubles de la commune. Le dernier canon du concile est consacré à l'hérésie et met sous surveillance « les régions de Gascogne ou de Provence », autrement dit l'espace occitan. Les mesures ont pu s'inspirer, entre autres, de la sentence contre les hérétiques prise à Toulouse, que Geoffroy rapporte dans la lettre à Archenfredus : « La sentence contre les hérétiques, contre leurs fauteurs et tous ceux qui les entretenaient, fut qu'ils ne soient reçus ni en témoignage, ni en justice, que personne ne communique avec eux ni en mangeant ni en commerçant. <sup>144</sup> » La sentence est probablement l'œuvre du légat.

Les termes du canon du concile de Reims sont à peu près repris dans les deux conciles présidés par Alexandre III, en 1163 à Tours au début du schisme qui oppose le pape élu à Rome au candidat de l'empereur élu à Ravenne, en 1179 au Latran, une fois le schisme résolu. Ci-dessous, je mets en évidence par des caractères gras les régions stigmatisées dans chacun des canons :

CONCILE DE REIMS DE 1148, CANON 18 (dernier canon) : « Afin que personne ne tienne en sa main des hérésiarques ou leurs disciples. Parce que le siège apostolique a aussi l'habitude de défendre avec toute la considération voulue ce qui est droit, et de redresser ce qu'on découvre être dévié : nous ordonnons par l'autorité du présent

142. *SBO* II, *Sermo* 65, p. 176, l. 4-8.

143. *SBO* II, *Sermo* 66, p. 179, l. 2-3, 14-19.

144. *PL* 185, 412A : ... *data est sententia in haereticos et in fautores eorum atque in omnes qui manu tenuerunt eos, ut neque in testimonio, neque in iudicio suscipiantur, nemo communicet in convivio, neque in commercio.*

décret que nul ne tienne en sa main ou ne défende les hérésiarques et leurs disciples qui habitent **dans les régions de Gascogne, ou de Provence, ou d'ailleurs** ; que personne ne leur fasse accueil sur sa terre. Si par hasard quelqu'un, conscient de leur erreur, a la présomption de les recevoir, soit pour les retenir, soit pour qu'ils s'avancent vers d'autres régions, que le Dieu de colère frappe les âmes, qu'on porte l'anathème, et nous interdisons que soient célébrés les offices divins sur leurs terres, jusqu'à ce qu'ils donnent dignement satisfaction. <sup>145</sup> »

CONCILE DE TOURS DE 1163, CANON 4 : « **Dans la région de Toulouse** s'est élevée il y a quelques temps une funeste hérésie, qui, se répandant peu à peu à l'entour comme un chancre, a infecté beaucoup d'hommes **en Gascogne et dans d'autres provinces**. Cheminant à la façon d'un serpent qui rampe secrètement, elle cause des dommages d'autant plus grands dans la vigne du Seigneur parmi les simples. Nous ordonnons donc aux évêques et à tous les prêtres du Seigneur qui habitent dans ces régions de se montrer vigilants contre les sectateurs de cette hérésie, et d'interdire sous peine d'anathème que, là où ils ont été reconnus, quiconque ose leur donner asile dans sa terre ou leur prêter assistance. Que personne n'ait le moindre commerce avec eux, que ce soit pour vendre ou pour acheter. Que, privés de tout encouragement humain, ils soient contraints de renoncer à cette voie d'erreur. Que tout transgresseur de ces règles soit frappé d'anathème comme complice de leur perversité. Eux-mêmes, lorsqu'ils sont découverts, doivent être emprisonnés par les princes catholiques et punis par la confiscation de leurs biens. Comme ils se réunissent souvent depuis divers endroits dans un même repaire et cohabitent dans une même demeure sans autre raison que leur commune erreur, il faut surveiller avec soin ces « conventicules », et, lorsque leur réalité a été prouvée, les interdire par les peines catholiques. <sup>146</sup> »

TROISIÈME CONCILE DU LATRAN EN 1179, CANON 27 (dernier canon) : « Selon ce qu'a dit saint Léon, bien que la discipline de l'Église, se contentant du jugement du prêtre, n'inflige pas de peines sanglantes, elle se fait cependant aider par les constitutions des princes catholiques, car souvent on cherche un remède salutaire quand on craint qu'advienne un supplice temporel. Or, **en Gascogne, en Albigeois et région toulousaine et en autres lieux**, la perversité condamnable des hérétiques que certains appellent cathares, d'autres patarins, d'autres publicains, d'autres encore d'autres noms, a pris tant de force que désormais ce n'est pas en secret comme quelques-uns qu'ils mettent leur malice en œuvre, mais qu'ils manifestent leur erreur ouvertement et attirent à eux les simples et les faibles. C'est pourquoi nous décrétons frappés d'anathème ceux qui les défendent et les reçoivent, et nous défendons sous peine d'anathème que personne n'ait l'audace de les garder dans sa maison ou sur son territoire, de les encourager, ou encore de faire du commerce avec eux. S'ils viennent à mourir en ce péché, aucun prétexte de privilèges accordés par nous ne permettra d'offrir de messe pour eux ou de les enterrer parmi les chrétiens... <sup>147</sup> »

145. G.D. MANSI et Ph. LABBÉ, *Sacrorum conciliorum*, vol. XXI, op. cit., 718 : *...ut nullus omnino hominum haeresiarchas & eorum sequaces, qui in partibus Guasconiae, aut Provinciae, vel alibi commorantur, manuteneat vel defendat...*

146. *Ibid.*, 1177 : *In partibus Tolosae damnanda haeresis dudum emersit, quae paulatim more cancri ad vicina loca se diffundens, per Guasconiam & alias provincias quamplurimos iam infect...*

147. *Les conciles œcuméniques. Les décrets. Tome II-1, op. cit.*, p. 482-483 : *... Ea propter, quia in Gasconia Albigesio et partibus Tolosanis et aliis locis, ita haereticorum, quos alii Catharos, alii Patrinos, alii Publicanos, alii aliis nominibus vocant...* Nous ne suivons pas les éditeurs qui traduisent *Gasconia Albigesio* par « Gascogne albigeoise », double erreur, et de lecture (*Albigesio* est un nom propre à l'ablatif et ne s'accorde pas à *Gasconia*), et de sens. Il faut en effet attendre la croisade de 1209 pour assister au glissement du mot vers l'hérésie : voir Jean-Louis BIGET, « “Les Albigeois”. Remarques sur une dénomination », dans *Inventer l'hérésie ? Discours polémiques et pouvoirs avant l'Inquisition*, dir. M. ZERNER, Nice, 1998 (Collection du Centre d'études médiévales de Nice, 2), p. 219-255.

La stigmatisation des régions du Sud de l'ancienne Gaule en tant que terres d'hérésie prend ainsi effet dans le droit canonique trois ans après le voyage de Bernard de Clairvaux et garde la primauté jusqu'au troisième concile du Latran. Du dernier canon de ce concile, qui vise en outre les routiers et qui remet deux ans de pénitence à ceux qui prendront les armes, sort la croisade albigeoise en 1209, première croisade contre l'hérésie, définie en droit à l'égal de la croisade pour la défense de la Terre sainte. Certes, les régions visées pour la première fois au concile réuni par Eugène III ne sont plus les seules cibles à avoir porté cette évolution tragique : en 1184, l'empereur Frédéric Barberousse, avec à ses côtés l'archevêque de Cologne, s'associe au pape et proclame à Vérone, pas si loin de Brescia, les principes qui rendent redoutable l'enquête de l'évêque (la fameuse décrétale *Ad abolendam*). La Germanie et l'Italie du Nord, terres d'Empire et terres romaines sont désormais concernées. Le concile de Latran IV en 1215 clôt la croisade albigeoise. Là, est encore renforcée la procédure de l'enquête épiscopale et une nouvelle procédure dite extraordinaire fondée sur l'enquête d'office est mise au point, qui donne naissance aux tribunaux de l'Inquisition une quinzaine d'années plus tard (1231). Reste que le décret proclamé à Reims en 1148 a été déterminant.

### *Certitudes et incertitudes*

Dans son dernier livre sur l'histoire et l'historiographie des hérétiques du Moyen Âge, Grado G. Merlo – qui a mis en exergue avec humour une citation de Jean-Claude Izzo : « ... comprendre est une porte qu'on ouvre, mais on sait rarement ce qu'il y a derrière... » – écrit qu'il faut définitivement abandonner l'approche globalisante, réclame qu'on n'oublie pas les individus en chair et en os et, s'agissant du discours antihérétique, demande avec impertinence qu'on cherche comment et dans quelle mesure les hérétiques se rendaient compte des implications politiques de leurs choix religieux<sup>148</sup>. Avec l'hérétique Henri, je crois que nous sommes comblés : Geoffroy d'Auxerre a rencontré des chevaliers, de petits seigneurs qu'Henri venait de quitter à l'approche de Bernard de Clairvaux, et quel trait a-t-il retenu pour son correspondant ? Qu'Henri plaisantait. Je pense ne pas me tromper en disant qu'Henri avait la légèreté de celui qui sait que les jeux sont faits, en d'autres termes qu'il était assez conscient pour savoir que sa défaite était inéluctable et qu'il n'avait pas à débattre de sa doctrine avec l'abbé. Il est frappant de constater qu'au contraire, l'auteur anonyme du traité découvert par Manselli, qui décrit un hérétique fictif, somme toute l'hérétique idéal, fait commencer son prologue par la rencontre qu'il a eue avec lui dans un lieu indéterminé, où il lui a posé trois questions sur l'obéissance, la mission et les autorités auxquelles celui-ci a répondu, auxquelles il répond à son tour et c'est la matière des trois premiers chapitres. Quelque dix à quinze années plus tôt, Henri a-t-il pensé que l'ébranlement du schisme lui donnerait une chance de se faire entendre ? La figure d'Henri me paraît exceptionnelle – n'importe qui ne peut pas faire réagir à la fois les deux abbés les plus importants de son temps

148. Grado G. MERLO, *Eretici del Medioevo. Temi e paradossi di storia e storiografico*, Brescia, 2011 (Storia/Morcelliana, 43), p. 108. La citation de Jean-Claude Izzo est extraite de *Total Kheops*, Paris, 1995 (Série noire, 2370).

et l'archevêque d'Arles – et elle garde son mystère. Une conclusion globale sur Henri ne semble pas possible. L'ombre d'Arnaud de Brescia – et d'Arsenio Frugoni, le grand historien qui l'a dévoilé – m'a suivie au long de cette recherche et m'a aidée à mieux distinguer Henri, à la fois proche et lointain, comme l'a fait remarquer G. G. Merlo. Arnaud de Brescia apparaît quand Henri est sur le point de disparaître, Arnaud est pris dans une histoire politique qui l'a fait connaître, ce qui n'est pas le cas d'Henri.

R. I. Moore quant à lui, toujours fidèle finalement à sa question première, la naissance de l'hérésie populaire, tout comme au fond G. G. Merlo, attentif à l'extrême aux avancées – ou aux reculs – historiographiques les plus récents, particulièrement en ce qui concerne le Midi, vient de nous offrir un récit vaste et passionnant de l'aventure de la dissidence depuis l'an mil jusqu'au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle <sup>149</sup>. Bref, il ose continuer à faire de l'histoire globalisante et quel plaisir de le lire ! Sur Henri, il écrit une quinzaine de pages à la suite et je recommande son commentaire long et pertinent du récit du passage d'Henri au Mans, chose impossible à faire pour moi dans le cadre d'un article. Pour Moore, Henri est le type même du prédicateur itinérant en symbiose avec le peuple – en français, il aurait peut-être parlé d'un « indigné » <sup>150</sup> – qui parcourt le sud de la Gaule, des Alpes aux côtes atlantiques. En ce sens, R. I. Moore fait sienne la vision de Pierre le Vénérable. Le lecteur s'étonne peut-être que je réunisse ici deux historiens aussi différents que G. G. Merlo et R. I. Moore. Leurs questions les unissent plus qu'il n'y paraît, mais le matériel à la base de leur formation les distingue absolument. Pour répondre à ses questions, Merlo a fait ses choix dans une grande masse de documents en latin et de travaux historiques en particulier sur la période 1150-1300, à l'ombre de Rome. En Angleterre, Moore l'a fait en amont d'une masse documentaire de plus en plus riche de textes en anglais, liée à l'extraordinaire diffusion de la culture écrite (les Anglais disent *literacy*) dans l'ensemble du monde laïc dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, permettant une approche beaucoup plus fine de la religion populaire que sur le Continent. Attiré par le problème de la naissance de la religion populaire, il s'est tourné vers le matériel continental et plus spécialement languedocien avec un regard neuf. J'avoue partager l'émotion, osons le mot, ou plutôt la passion qui saisit l'historien à travailler sur de tels hérétiques appartenant à une période pourtant si éloignée de nous, passion qui le pousse à continuer obstinément. Mon travail n'aboutit pas à donner plus de clarté au destin d'Henri, au contraire peut-être. Au moins, ai-je réussi, je l'espère, à écarter les idées trop simples.

Il est désormais acquis qu'Henri était un lettré suffisamment exercé pour que les deux plus grands abbés de son temps, dont un l'avait rencontré directement, s'en inquiètent. Et surtout pour qu'il mérite qu'un haut dignitaire du monde séculier lui consacre un traité. Ce dignitaire est un méridional. Jusqu'à quel point peut-on expliquer ainsi la différence de ton entre Guillaume Monachi et l'auteur anonyme qui lui succède ? Je renvoie le lecteur curieux à l'édition de chacun de leur texte dans le volume des Sources

149. R. I. MOORE, *The War on Heresy. Faith and Power in Medieval Europe*, Londres, 2012. Sur Henri, voir principalement p. 111-126. Voir ses deux premiers grands livres, *The Birth of Popular Heresy*, Toronto, 1975 et *The Origins of European Dissent*, Londres, 1977.

150. Le terme a été lancé par Stéphane HESSEL dans *Indignez-vous*, Montpellier, 2010.

chrétiennes. Est-ce une question de posture des auteurs ? Guillaume Monachi, un prélat aux responsabilités lourdes, bras droit d'Innocent II en Provence ; l'auteur anonyme, un « scolaire » proche de Bernard de Clairvaux, très probablement moine cistercien lui-même ? Une question de lieu et de culture ? Ce « Midi » aux contours flous où la culture écrite est différente, plus juridique, où Bernard de Clairvaux fait aller Henri après lui avoir fait parcourir la « France » quand il écrit au comte ? D'autres que moi auront, je l'espère, le loisir de creuser ces questions dans de nouveaux travaux. Par une chance extrême, Guillaume Monachi nous ouvre une fenêtre qui permet d'entrevoir l'homme de doctrine que fut Henri. Prêchant au nom du message évangélique, il produit une critique radicale du clergé institutionnel. Avec lui, affleure une contradiction inhérente au christianisme qui réside dans son rapport au pouvoir. La nouveauté étant, me semble-t-il, qu'Henri porte cette critique par écrit, ce qui change la nature de la menace pour le clergé établi.

Le parcours d'Henri et la portée de sa prédication restent une énigme. Comment a-t-il vécu, qu'a-t-il fait entre son départ du Mans et le concile de Pise en 1135 ? Combien il serait imprudent de se fier aux allusions que fait Pierre le Vénérable à la vie antérieure de Pierre de Buis et d'Henri son associé, je l'ai montré. Je fais plutôt confiance à ce que Guillaume Monachi, cet homme sage, a cru bon d'écrire, qu'Henri est instruit, qu'il a gravi tous les échelons de l'ordre des clercs et qu'il s'est fait moine. Qu'il soit passé par les écoles m'a paru probable. Il faut donc imaginer des années de formation et peut-être aussi des années d'expérience pastorale. Je me demande s'il a revêtu l'habit monastique de sa propre initiative à un moment donné, ou si Guillaume Monachi fait allusion à son entrée contrainte et forcée dans un monastère après sa condamnation à Pise. Quand donc a-t-il commencé à prêcher de lieu en lieu ? Un lien entre son parcours et les troubles liés au schisme d'Anaclet est probable. Mais l'histoire du schisme est très mal connue, on ne sait rien de son retentissement à l'échelle locale et probablement n'en saura-t-on jamais rien. D'où vient Henri et quels territoires a-t-il parcouru avant de privilégier ceux qui se trouvent au sud ? On ne peut faire que des suppositions en s'appuyant sur la lettre de Bernard de Clairvaux qui ignore superbement la Provence. Finalement les seules informations précises datent de l'année de sa disparition dans les sources et probablement précèdent de peu sa mort. Il est alors en Toulousain, bien accueilli, mais il n'apparaît jamais entouré de disciples et il semble isolé. Je redis que l'existence d'une secte du nom d'Henri, ou Henriciens, est une vue de l'esprit, forgée par le premier copiste du *Contra Petrobrusianos*, diffusée à partir de la Renaissance seulement.

La grande question reste l'état religieux du « Midi » et la place où le rôle d'Henri. Un premier rôle est évident : Henri a alimenté le tableau désastreux qu'en ont fait l'abbé de Cluny et l'abbé de Clairvaux. Du point de vue de l'abbé de Cluny, il était beaucoup plus habile de présenter deux associés qu'un prédicateur unique ; conventionnellement, les faux apôtres vont par deux comme les disciples du Christ. Quant à Bernard de Clairvaux, il fait d'Henri sa cible unique, mais nous devons faire la part du procédé qui lui est habituel jusqu'en 1145 : briser un homme concret est une nécessité rhétorique, où éclate son talent oratoire. Mais j'ai montré aussi que la fin de la mission

à Toulouse et en Toulousain le fait changer. Il redécouvre Henri, mais il découvre aussi des populations qu'il ne connaissait pas, des foules qui lui paraissent probablement versatiles et excitées, comme à son secrétaire. L'abbé répugne à prolonger sa campagne de prédication et, certainement avec le légat, il ouvre la voie à une politique de répression.

Pourquoi, comment Henri s'est-il tourné vers ces régions méridionales ? J'ai supposé que ce tournant est tardif, qu'il est postérieur à sa condamnation à Pise. Quoi qu'il en soit, il est possible qu'Henri ait trouvé là un champ d'action plus favorable au déploiement de ses idées. J'ai suivi le fil rouge qu'on peut faire partir du concile de Toulouse de 1119. Ceux que les Toulousains appellent des « ariens » en 1145 rappellent ceux qui avaient été alors excommuniés ; et voici que Bernard de Clairvaux, après avoir laissé Henri de côté, utilise les mêmes images contre les hérétiques du temps présent, ces rustres. Il faut continuer à s'interroger sur l'état religieux de ces régions en inversant les points de vue : plutôt que dans l'hérésie, chercher dans l'évolution de l'institution ecclésiale les causes de la désaffection pour le clergé, réelle ou imaginée.

Monique ZERNER

CEPAM UMR 7264

Université de Nice Sophia-Antipolis

## ANNEXE 1

DÉBUT ET FIN DES CHAPITRES DU  
*CONTRA HENRICUM SCHISMATICUM ET HERETICUM*

1. *Dicis enim* : « *Episcopi et sacerdotes non debent habere honores et pecunias.* » *Sed queso qui vis dicere [...]* *De primo tue nefande doctrine capitolio, quantum ad te pertinet, satis responsum esse existimo. Nunc ad sequens transitum facio* (Tu dis en effet : « Évêques et prêtres ne doivent pas avoir possession et argent. » Mais je demande ce que tu veux dire [...]) Sur le premier chapitre de ta doctrine néfaste, en ce qui te concerne, j'estime qu'il t'a été assez répondu. Maintenant, je passe à la suite).

2. « *Non est preceptum Evangelii ire ad sacerdotem pro penitentia.* » *Quid cornicaris inepte [...]* *Vides qualiter lex, Evangelium, apostoli Iachobi doctrina conveniunt. Et hec de secundo capitulo dicta sunt* (« Ce n'est pas un précepte de l'Évangile d'aller vers le prêtre pour la pénitence ». Que croasses-tu sotttement [...]) Tu vois de quelle manière la Loi, l'Évangile, l'enseignement de l'apôtre Jacques se rejoignent. Et tel est ce qui est dit à propos du second chapitre).

3. *Nunc de tertio* : « *sacerdotes sicut asseris non habent potestatem ligandi atque solvendi* » [...]. *Hec est gracia que data est hominibus solvendi et ligandi postestas* (Passons maintenant au troisièmement : « Les prêtres n'ont pas le pouvoir de lier et délier » selon ce que tu affirmes [...]) Ceci est la grâce qui a été donnée aux hommes, le pouvoir de lier et délier).

4. *Quod in quarto capitulo scripsisti* : « *Coniugium non debet separari nisi fornicationis causa* », *verum quidem est, si sit coniugium [...]* *Sed quod quot faciant vel impedian matrimonium tu nescis, de his tibi respondere pretermitto* (Ce que tu as écrit dans le quatrième chapitre : « Le lien conjugal ne doit pas être rompu sauf pour cause d'adultère » est vrai, certes, s'il s'agit d'un lien conjugal [...]) Mais parce que tu ne sais pas combien de causes font ou empêchent le mariage, je passe outre sur la réponse à te faire).

5. *Quod subsequitur* : « *Nullum bonum proficit mortuis quia quam cito moriuntur omnino dampnantur vel salvantur* », *aperte hereticum est [...]* *Numquid, tu solus magis credendus quam Christus, Paulus apostolus, Iudas Machabeus et Augustinus et multi alii quorum auctoritates hic ascribere supersedeo* (Ce qui suit : « Nul bien ne profite aux défunts parce qu'au total, ils sont soit sauvés, soit damnés dès qu'ils meurent », est manifestement hérétique [...]) Est-ce que, par hasard, je dois ici m'abstenir de souscrire à ces propos en étant obligé de te croire toi tout seul plus que le Christ, l'apôtre Paul, Judas Maccabée, Augustin et beaucoup d'autres autorités) ?

[6.] *Pueri christianorum, iudeorum, sarracenorum, si sine baptismo moriantur usque ad annos discretionis, sicut dicis, salvantur. Dic, queso te, filii iudeorum parvuli [...]* *In hac patenti et manifesta omnibus heresi tua quid respondeam ?* « *Inopem me copia fecit* » (Jusqu'à l'âge de raison, si les enfants des chrétiens, des juifs et des sarrasins meurent sans être baptisés, ils sont sauvés, selon ce que tu dis. Je te le demande, dis, les fils tout-petits des juifs [...]) Que pourrais-je répondre sur cette tienne hérésie, tellement évidente et claire pour tous ? « L'abondance m'a laissé dans ressource »).

## ANNEXE 2

TITRES DES CHAPITRES DU  
*LIBER CONTRA HERETICOS ET SCHISMATICOS*

1. Sur l'obéissance.
2. Sur la mission.
3. Sur les écrits de Jérôme, d'Augustin et des autres.
4. Sur les petits enfants qui meurent avant l'âge de raison.
5. Qu'on ne doit pas baptiser avec le chrême et l'huile.
6. Que le corps du Christ n'est pas conféré par les ministres indignes.
7. Seul le consentement des personnes, quelles qu'elles soient, fait le mariage.
8. Les prêtres de ce temps n'ont pas le pouvoir de lier et délier.
9. Ce n'est pas un précepte de l'Évangile d'aller vers le prêtre pour la pénitence.
10. Évêques et prêtres ne doivent pas avoir argent et possessions.
11. Sur l'anneau et la mitre, et le bâton pastoral.
12. Que les églises ne doivent pas être faites de bois ou de pierre.

## ANNEXE 3

TITRES DES CHAPITRES DU *CONTRA PETROBRUSIANOS*

1. Réponse contre ce que disent les hérétiques, que les petits enfants ne peuvent pas être baptisés.
2. Contre ce qu'ils disent, qu'on ne doit pas faire des églises ou des autels.
3. Contre ce qu'ils disent, qu'il ne faut ni adorer, ni vénérer la croix du Seigneur, mais plutôt la briser et la brûler.
4. Contre ce qu'ils disent, que la messe n'est rien et ne doit pas être célébrée.
5. Contre ce qu'ils disent, que les bienfaits des vivants ne profitent en rien aux morts.
6. Contre ce qu'ils disent, qu'on ne doit pas chanter pour Dieu.